

rouge et noir

101

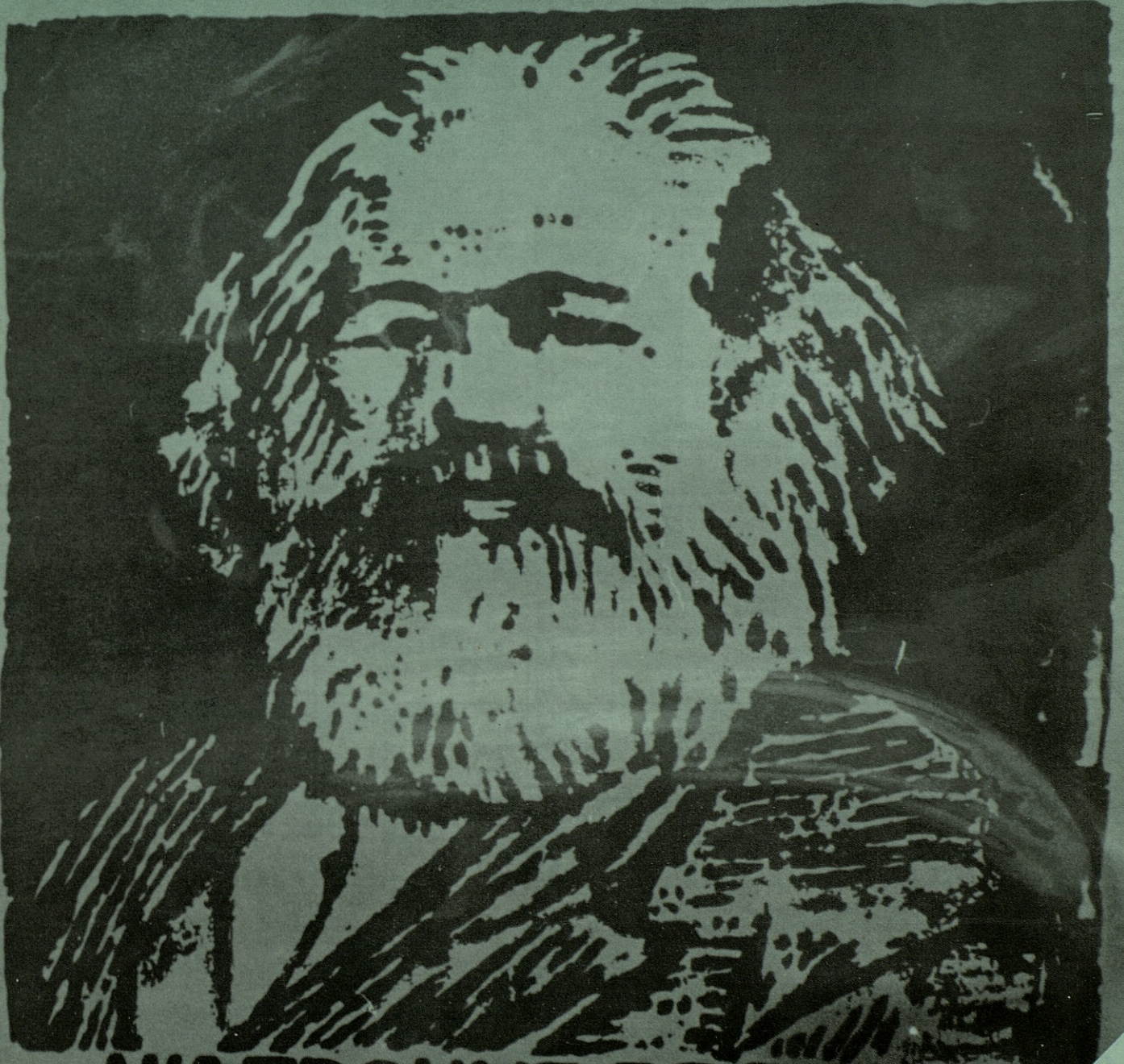
mensuel

prix : 3,50 f

février 1979

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

NOTRE CANDIDAT



N'A TROUVE DE PLACE SUR AUCUNE LISTE

300 affiches politiques,
sociales, culturelles.

février jour par jour

<p>J Mammifères sauvages. Exposition réalisée par la Maison de la Culture en collaboration avec le Museum de Grenoble et la FRAPNA/Isère. Heures d'ouverture de la Maison. Tous les jours, montage de diapositives et films. Visites scolaires les mardis, mercredis, jeudis et vendredis de 14 h à 17 h, sur rendez-vous auprès du service « accueil ». Jusqu'au 11. <i>Entrée libre.</i></p> <p>1 Marée noire 78. Reportage photographique de Claude Raimond Dytivon/Agence Viva, sur la mort des côtes bretonnes après l'échouement de l'Amoco-Cadiz. Heures d'ouverture de la Maison. Jusqu'au 18. <i>Entrée libre.</i></p> <p>Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. Mise en scène : Bruno Castan. Séances à 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>Vortex. Jazz-rock avec 9 musiciens lyonnais dans le cadre d'une ville, un jazz ». 20 h 45 (G.S.).</p> <p>Festival de la nature et de l'écologie.</p> <p>Autant en emporte l'argent, film de Guido Henderickx (Belgique, 1977). 20 h 30 (P.S.).</p>	<p>S Discritique. Animation musicale sur George Gershwin. 17 h (salle T.V.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>10 La Bataille d'Hernani. Spectacle par l'Attroupement. 19 h 30 (G.S.).</p> <p>Visages de Grenoble et du Dauphiné. Création musicale due au compositeur Jean-Yves Bosseur, avec 7 groupes amateurs. 20 h 45 (T.M.). <i>Moins de 16 ans : 5 F ; plus de 16 ans : 12 F.</i></p>
<p>V Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. Mise en scène : Bruno Castan. Séances à 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>2 Le ballet du Bolchoï. La grande troupe moscovite dans « Amour pour amour » d'après « Beaucoup de bruit pour rien » de Shakespeare. 20 h 45 (G.S.). <i>Adh. 27 F ; non-adh. 45 F.</i></p> <p>Festival de la nature et de l'écologie.</p> <p>Santé et conditions de travail. Film et débat avec Bernard Laville (Laboratoire de physiologie du travail des Arts et Métiers). 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p>	<p>D Cinémathèque française. "Le crime de M. Lange", film de Jean Renoir (1935). 17 h (P.S.). <i>Prix unique : 5 F.</i></p> <p>11</p> <p>Ma Visages de Grenoble et du Dauphiné. Création musicale due au compositeur Jean-Yves Bosseur, avec 7 groupes amateurs. 19 h 30 (T.M.). <i>Moins de 16 ans : 5 F ; plus de 16 ans : 12 F.</i></p> <p>13 Paris, tu es fou. Audio-visuel présenté par Alain Gesgon, dans le cadre de l'exposition « Affiches politiques du XX^e siècle ». 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p>
<p>S Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. Mise en scène : Bruno Castan. Séance à 9 h 30 (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>3 Relais - Information. 17 h (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>Le ballet du Bolchoï. La grande troupe moscovite dans « Amour pour amour » d'après « Beaucoup de bruit pour rien » de Shakespeare. Séances à 15 h et 20 h 45 (G.S.). <i>Adh. 27 F ; non-adh. 45 F.</i></p> <p>Festival de la nature et de l'écologie.</p> <p>« Travail et sécurité ». Sélection de films de l'Institut National de Recherche et de Sécurité, suivie d'un débat sur les problèmes d'hygiène et de sécurité dans les entreprises. 14 h 30 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>« Survivre à Seveso ». Film et débat avec Laura Conti, présidente de la commission Ecologie et Santé du conseil régional de Lombardie, auteur de « Survivre à Seveso ». 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p>	<p>S Soleil des Hyènes. Film de Riska Behi. Version arabe sous-titrée. 15 h et 20 h 30 (P.S.).</p> <p>17</p> <p>D Cinémathèque française. 17 h (P.S.). <i>Prix unique : 5 F.</i></p> <p>18</p>
<p>D Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. 15 h (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>4 Cinémathèque française.</p> <p>L'homme d'Aran. Film de Flaherty (1934) et Zuydersee, film de Joris Ivens (1930). 17 h (P.S.). <i>Prix unique : 5 F.</i></p> <p>Ma Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. Mise en scène : Bruno Castan. Séances à 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>6 Relais - Information. 18 h 30 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>Me Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. 15 h (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>7 Le petit barbu. Spectacle de marionnettes, sur la forêt, par Françoise Prochasson. 14 h 30 (P.S.). <i>Prix unique : 4 F.</i></p> <p>La Bataille d'Hernani. Spectacle par l'Attroupement. 20 h 45 (G.S.).</p>	<p>Ma Ivana joue au football. Film de Joseph Pinkava (Tchécoslovaquie, 1963). Cinéma pour les enfants. 14 h 30 et 17 h (P.S.). <i>Moins de 16 ans : 4 F ; adh. 9 F ; non-adh. 14 F.</i></p> <p>20</p> <p>Me Ivana joue au football. Film de Joseph Pinkava (Tchécoslovaquie, 1963). Cinéma pour les enfants. 14 h 30 et 17 h (P.S.). <i>Moins de 16 ans : 4 F ; adh. 9 F ; non-adh. 14 F.</i></p> <p>21</p> <p>J Des juges croquent la justice. Débat à propos de l'essai du Syndicat de la Magistrature. Dans le cadre d'« Un auteur, un livre ». 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>22</p>
<p>V Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. 15 h (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>4 Cinémathèque française.</p> <p>L'homme d'Aran. Film de Flaherty (1934) et Zuydersee, film de Joris Ivens (1930). 17 h (P.S.). <i>Prix unique : 5 F.</i></p> <p>Ma Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. Mise en scène : Bruno Castan. Séances à 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>6 Relais - Information. 18 h 30 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>Me Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. 15 h (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>7 Le petit barbu. Spectacle de marionnettes, sur la forêt, par Françoise Prochasson. 14 h 30 (P.S.). <i>Prix unique : 4 F.</i></p> <p>La Bataille d'Hernani. Spectacle par l'Attroupement. 20 h 45 (G.S.).</p>	<p>V Des femmes photographiées : photographies du musée Niepce. Exposition conçue par Jean-Pierre Ramel, jusqu'au 31 mars. <i>Entrée libre.</i></p> <p>23</p> <p>S Musique américaine. Œuvres de Barber, Ives et Gershwin. Concert par l'Orchestre de Grenoble. Direction : Stéphane Cardon. Soliste : Y. Carracilly et Ch. Bernard. En collaboration avec le Centre Musical et Lyrique. 19 h 30 (G.S.). <i>Adh. 21 F ; non-adh. 35 F.</i></p> <p>24</p> <p>D Cinémathèque française. 17 h (P.S.). <i>Prix unique 5 F.</i></p> <p>25</p>
<p>J Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. Mise en scène : Bruno Castan. Séances à 9 h 30 et 14 h 30. <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>8 La Bataille d'Hernani. Spectacle par l'Attroupement. 19 h 30 (G.S.).</p> <p>« Musiques de notre siècle » : Le Quatuor de flûtes Arcadie. Œuvres de Hindemith, Jacques Lenot, Klaus Huber, Gérard Garcin, Akira Taïra. 20 h 45 (P.S.).</p> <p>Animation/présentation du concert. 17 h (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>V Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. Mise en scène : Bruno Castan. Séances à 9 h 30 et 14 h 30. <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>9 La Bataille d'Hernani. Spectacle par l'Attroupement. 20 h 45 (G.S.).</p> <p>Festival de la nature et de l'écologie.</p> <p>L'amiante. Montage diapositive réalisé aux usines Ferodo de Condésur-Noïrot et débat avec un médecin spécialiste des problèmes de l'amiante. 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>Affiches politiques au XX^e siècle. Trois expositions en une : rétrospective réalisée par Alain Gesgon. Œuvres de l'atelier Grapus et de Roman Cieslewicz. De 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h. Jusqu'au 22 avril. <i>Entrée libre.</i></p>	<p>Ma 5 jours de jazz à Grenoble. Films vidéo sur le jazz présentés par l'Institut National de l'Audio-visuel. 12 h 30 à 13 h 30 ; séances scolaires : 14 h 30 à 16 h 30 ; 18 h à 20 h (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>27 Jean David. Chant et luth. 19 h 30 (T.M.). <i>Moins de 16 ans : 5 F ; plus de 16 ans : 12 F.</i></p> <p>Rencontre avec Grapus, dans le cadre de l'exposition « Affiches politiques au XX^e siècle ». 20 h 45 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>Me 5 jours de jazz à Grenoble. Films vidéo sur le jazz, présentés par l'I.N.A. 12 h 30 à 13 h 30 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>28</p>
<p>V Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. 15 h (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>4 Cinémathèque française.</p> <p>L'homme d'Aran. Film de Flaherty (1934) et Zuydersee, film de Joris Ivens (1930). 17 h (P.S.). <i>Prix unique : 5 F.</i></p> <p>Ma Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. Mise en scène : Bruno Castan. Séances à 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>6 Relais - Information. 18 h 30 (P.S.). <i>Entrée libre.</i></p> <p>Me Amandine. Spectacle pour enfants (7-12 ans), d'après le conte de Michel Tournier. 15 h (T.M.). <i>Enfants 5 F ; adultes 12 F.</i></p> <p>7 Le petit barbu. Spectacle de marionnettes, sur la forêt, par Françoise Prochasson. 14 h 30 (P.S.). <i>Prix unique : 4 F.</i></p> <p>La Bataille d'Hernani. Spectacle par l'Attroupement. 20 h 45 (G.S.).</p>	<p>Sauf indication contraire, le prix des manifestations est le suivant : adhérents 16 F ; non-adhérents 30 F.</p> <p>Pour le cinéma : adhérents 9 F ; non-adhérents 14 F.</p>

sommaire

On voudrait, en ce début d'année, pouvoir parler de projets, de nouvelles actions, de spectacles qu'on recherche, de créations futures, on voudrait... bref, parler de vie. Et c'est d'autre chose qu'il est question dans les Etablissements d'action culturelle et plus précisément dans les Maisons de la Culture ; c'est d'une asphyxie, qu'on ne peut même plus qualifier de lente, cette fois. Depuis plusieurs années, les responsables des Maisons de la Culture alertent l'opinion sur la réduction des moyens mis à leur disposition. Débat parfois mal compris de la population car la structure tout à fait originale de nos entreprises laisse planer des équivoques : sommes-nous des services publics fonctionnalisés, des entreprises de spectacles de droit privé, des gérants de salles de spectacle super-équipées, dont nous garderions jalousement les clés malgré des demandes croissantes d'accueil ou de location ? Débat parfois mal vu car les bâtiments sont imposants, les équipes importantes, les financements publics attribués par subventions, donc pour une partie de l'opinion, indéfiniment extensibles. Et après tout, malgré les tensions, les cris d'alarme réguliers, les Maisons continuent à tourner, chaque semaine elles rouvrent leurs portes. De quoi nous plaignons-nous ? Nous ne nous plaignons plus, nous savons. Que l'année 1979 va être pour l'Action Culturelle, « l'Année Terrible » pour reprendre un titre au Père Hugo.

Depuis plusieurs années, les moyens mis à notre disposition par l'Etat étaient au-dessous de ce qui aurait été nécessaire pour maintenir nos activités. Non pas pour les développer, pour les maintenir simplement. Cette année, avec des subventions limitées à 8 % d'augmentation, le cumul des manques antérieurs allié aux augmentations incessantes des coûts et des services publics risquent de signer l'arrêt de mort de nos entreprises, qui sont aussi vos Maisons.

C'était en 1961, au Havre. André Malraux, inaugurant la première Maison de la Culture de France, s'écriait : « On dira un jour que c'est ici que tout a commencé. » Il y a deux mois, la Maison du Havre fermait pour un mois, faute de moyens. Dans les treize Maisons de France, c'est peut-être là en 1979 que tout va finir. Pourquoi ? Parce que les Maisons ne servent plus, sont devenues désertes ? A Grenoble, entre octobre et décembre dernier, 64 000 spectateurs ont assisté à des spectacles contre 41 000 pendant la même période en 1977 (1). 64 000, c'est le chiffre le plus haut atteint depuis quatre ans. Parce que les équipes s'enferment, se coupent de la population, des associations, des départements et des régions ? En 1978, nous avons mené 484 actions décentralisées touchant 23 000 personnes.

Que faudrait-il faire de plus pour faire comprendre que, grâce aux établissements culturels (Centres Dramatiques, Maisons de la

(1) N.D.L.R. Précisons que 45 séances supplémentaires ont eu lieu dans le dernier trimestre 78.

suite page 4



2

calendrier

Danse avec **Le Théâtre du Bolchoï** de Moscou, pour la 1^{re} fois en province (les 2 et 3). Un film tunisien, le 17, **Soleil de hyènes** : le tourisme vécu par ceux qui en sont « victimes ».

Photo X

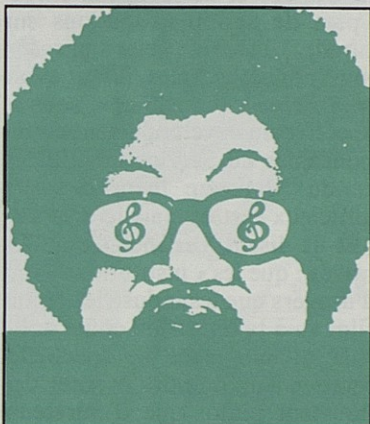


5

théâtre

Une troupe marginale à tous égards – l'Attroupement – évoque les grands auteurs qui ont participé à la célèbre **Bataille d'Hernani**. Patrick Brunel analyse ce regard tendre et drôle sur une espèce que chaque génération secrète : les « anciens combattants ».

Photo Bulloz

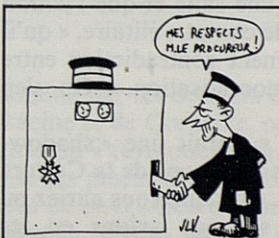


6

musique

Jean-Yves Bosseur situe le travail de création musicale entrepris depuis quelques mois, à l'initiative de la Maison, avec divers groupes de l'agglomération, grâce auxquels il voudrait illustrer en images sonores les différents **Visages de Grenoble et du Dauphiné**.

J.F. Héron présente les deux concerts « classiques » du mois : **Musique Américaine** et **Musiques de notre siècle** avec le quatuor Arcadie. Nicole Martin-Raulin, pour sa part, parle de **Vortex**, groupe de jazz-rock lyonnais, et donne le programme des **5 jours de jazz** qui débute le 26 février.



9

société

Troisième festival de la nature et de l'écologie (suite). D. Labbé et J.Y. Bertholet introduisent le quatrième thème du festival : **l'homme au travail**. La justice mise en question par des juges : un débat avec deux des auteurs du livre **Des juges croquent la justice** (le 22), que présente Philippe de Boissy.



11

arts plastiques

A partir des collections du Musée Niepce de Chalon-sur-Saône, J.P. Ramel, nous montre **Des femmes photographiées**. Il analyse ici le regard posé par une société sur ses femmes tel que le révèlent des photographies.

Yann Pavie présente les trois volets de l'exposition **300 affiches politiques, sociales et culturelles**. Carole Naggar, elle, nous entretient des affiches, de leur histoire, de leur fonction, de l'évolution ce celle-ci et des... affichistes.

Affiche de Tanadari Yokoo



18

dossier

La recherche musicale à Grenoble : Annie Luciani et Claude Cadoz, animateurs de l'Association pour la création et la recherche sur les outils d'expression, nous initient au monde de l'électro-acoustique. Il font le point sur un travail qui est en train de transformer la création musicale et l'approche même de la musique.

Patrick Lenfant
Photo X

rouge et noir

101

journal d'information
de la maison de la culture

Directeur de la publication :

Henry Lhong

Rédacteur en chef :

Jacques Laemlé

Secrétaire de rédaction :

Marie-Françoise Sémenou

Secrétariat :

Nicole Chevron

Comité de rédaction :

Jean-Pierre Bailly

Jean-Yves Bertholet

Philippe de Boissy

Patrick Brunel

Bernard Cadot

Jean-François Héron

Paule Juillard

Dominique Labbé

Yann Pavie

Roger Rolland

Ont également collaboré à ce numéro :

Jean-Yves Bosseur

Claude Cadoz

Annie Luciani

Nicole Martin-Raulin

Carole Naggar

Jean-Pierre Ramel

Page de couverture,

Marx, notre candidat,

Législatives, mars 1978,

compilation Alain Gesgon

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**

Dépôt légal :

1^{er} trimestre 1979 N° 4 436

Commission paritaire
des publications n° 51-687

MAISON DE LA CULTURE

B.P. 70-40

38020 GRENOBLE CEDEX

TEL. (76) 25.05.45

Tirage : **12 000 exemplaires**

Le numéro : **3,50 F**

Abonnement (**10 numéros**) : **20 F**

Culture, Centres d'Animation Culturelle, Foyers de création de tous statuts), quelque chose d'irréversible et de considérable s'est passé en France et que, s'il y a des mesures à prendre, elles devraient favoriser l'expansion, la poursuite du travail engagé et non l'asphyxie, la mort à terme. Parce que, à terme, à travers le développement de l'action culturelle, sa démocratisation, c'est de l'ouverture sur le monde, de la formation, de la conscience de chaque citoyen qu'il s'agit, autrement dit : d'un choix de société.

Est-il en train de se faire, autrement que dans la formule : « il faut apprendre à gérer la pénurie » ? dont on connaît les effets dans les secteurs industriels aujourd'hui.

Peut-être, et c'est bien cela qui inquiète. Au débat budgétaire de l'Assemblée Nationale, le Ministre de la Culture et de la Communication, faisant part de ses interrogations sur l'action culturelle, lançait cette phrase : « Pour construire des cathédrales, il faut avoir la foi. » Dans la revue « Futuribles », sous le titre de « Prospective du développement culturel », des responsables du Service des Etudes et Recherches du Ministère théorisent eux aussi, à titre officieux certes, mais le discours tombe à pic. Et ils disent, ces messieurs, des choses bien graves : que les « institutions » ont attiré moins d'usagers que les industries culturelles, qu'un film vu à la télévision coûte mille fois moins cher qu'une place de spectacle, qu'une ville ferait mieux de faire écouter des disques gratuitement plutôt que d'entretenir un petit orchestre et une salle et que l'action culturelle est, en fin de compte, élitare, « qu'il n'y a pas nécessairement contradiction entre le lucratif et la démocratisation. » On s'en doute !

D'ores et déjà, il y aurait une « shadow-affiche » mensuelle des Maisons de la Culture à présenter au public. « Ce que vous auriez pu voir ce mois-ci et si nous avions eu les moyens. » A côté, la vraie affiche, elle, risque de devenir de plus en plus vide. Cela aura des avantages pour ceux qui lisent mal. Les caractères des manifestations seront plus gros.

C'est d'ailleurs, de fait, ce que nous allons faire dans les mois qui viennent. Ralentir un peu, sans que cela se voit trop, nos activités, annuler la venue de certains spectacles prospectés à grand-peine, l'Opéra de Prague, par exemple, faire attention partout. Mais ne pas nous résigner. Ne pas sombrer dans la rentabilité à tout prix, ne pas arrêter l'action culturelle, les relations de plus en plus grandes avec les collectivités. Se battre et vous appeler à nos côtés. Car c'est votre avenir de citoyens qui est en jeu et qu'il ne faut pas laisser infléchir à coups de textes peu voyants, en apparence anodins, élaborés dans des cabinets ou des ministères, et qui, sans avoir l'air d'y toucher, transformeraient des choix fondamentaux. Nous paraissions encore indestructibles. Mais nos pieds sont d'argile.

« J'voudrais pas crever », écrivait Boris Vian. Nous non plus.

Henry Lhong.

guide pratique de la maison

HORAIRES :

Ouverture de la Maison : tous les jours, sauf le lundi.
Ouverture au public : à 11 h.

Fermeture : à 22 h lorsqu'il n'y a pas de spectacle en soirée ou dans l'heure qui suit la fin du dernier spectacle ; à 19 h le dimanche.

Bureaux :

tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

Guichet adhésions : tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 14 h à 19 h.

Billetterie-Location :

tous les jours sauf le lundi, de 13 h à 19 h 15 et une demi-heure avant chaque spectacle ; de 15 h à 19 h les dimanches et jours fériés.

La location est ouverte 10 jours avant la date des spectacles pour les adhérents (1 mois pour les collectivités ; 3 jours pour les non-adhérents). Elle s'effectue au guichet ou par correspondance (dans ce cas, joindre le règlement et une enveloppe-retour). Aucune réservation n'est possible par téléphone.

LES SERVICES

Discothèque : 6000 disques

Formalités d'emprunt.

Présenter : carte d'adhérent à la Maison de la Culture ; pièce d'identité et justificatif d'adresse ; pointe de lecture de l'appareil.

Modalités :

- soit abonnement trimestriel de 10 F permettant d'emprunter jusqu'à 3 disques par semaine (durée maximum : 2 semaines),
- soit 1,50 F par disque (durée maximum du prêt : 2 semaines).

Horaires d'écoute et de prêt :

	ECOUTE	PRET
Mardi	13 h 30 à 15 h 00	14 h 00 à 19 h 30
Mercredi	11 h 00 à 14 h 00	11 h 00 à 18 h 00
Jeudi	13 h 30 à 16 h 00	16 h 00 à 21 h 00
Vendredi	13 h 30 à 19 h 30	
Samedi		11 h 00 à 19 h 30
Dimanche	15 h 00 à 19 h 00	

Bibliothèque : 10 000 livres,

150 revues et hebdomadaires et 10 quotidiens.

Prêt : pendant les heures d'ouverture de la bibliothèque ; il est arrêté un quart d'heure avant la fermeture.

Modalités : 2 possibilités pour les adhérents :

- soit, droit d'inscription unique de 12 F pour l'année permettant d'emprunter chaque fois 1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines ;
- soit, 1 F par livre pour les adhérents qui ne voudraient pas prendre l'abonnement annuel (1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines).

Horaires d'ouverture :

Mardi, jeudi :	13 h 30 à 21 h 30
Mercredi :	11 h 00 à 19 h 30
Vendredi, samedi :	13 h 30 à 19 h 30
Dimanche :	15 h 00 à 19 h 00

Galerie de prêt d'œuvres d'art

Modalités de prêt : participation financière de 10 à 80 F par mois suivant l'importance de l'œuvre (réduction de moitié pour les collectivités adhérentes).

Horaires d'ouverture : 14 h à 19 h du mardi au samedi inclus.

Jardin d'enfants

Modalités : être adhérent à la Maison de la Culture. Participation financière de 3 F par enfant sur présentation d'un billet de spectacle. Participation de 5 F par enfant dans les autres cas.

- Ouvert aux enfants de 2 à 6 ans, tous les jours, sauf le lundi, de 14 h à 18 h 45 et en soirée, mais uniquement pour les spectacles commençant à 19 h 30.

A noter que le jardin d'enfants ne sera pas ouvert systématiquement tous les dimanches (se renseigner à l'avance).

la bataille d'hernani

ou du bon usage d'un gilet rouge



La première représentation d'Hernani.

Photo Bulloz

Tout d'abord, gare ! Bien lire le titre ! Ce n'est pas à une série de représentations de la pièce de Victor Hugo que la Maison de la Culture et l'Attroupement convient. Inutile donc de revêtir un gilet rouge... Celui-ci aura, en fait, délaissé le parterre pour conquérir la scène. C'est bien le moins que la postérité lui doit !

La Bataille d'Hernani n'est rien d'autre, en effet, que l'évocation, à travers la mémoire de quelques « grands auteurs » (Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Théophile Gautier, etc.), des premières représentations, au Théâtre Français, de la pièce de leur turbulent confrère, et des remous qu'elle suscita. Nous sommes en 1872, soit quarante années plus tard. Quels souvenirs ont gardé de cet événement ces acteurs qui, en 1830, étaient aussi jeunes qu'inconnus ? Que représente pour eux, maintenant au seuil de la vieillesse, le fait d'avoir participé à cette « bataille » ? Telles sont les questions qui ont servi de départ au travail dramaturgique de la troupe.

Le spectacle est charpenté autour des douze articles que fit paraître Théophile Gautier dans la presse de l'époque, et qui relatent les différentes péripéties de cet affrontement entre partisans et adversaires d'une nouvelle forme de théâtre. Alors que ce dernier était

dominé par les derniers et pâles imitateurs de Racine et de Corneille, on peut aisément imaginer la « révolution » que furent pour le public les pièces des jeunes romantiques. Inspirées de Shakespeare et non plus de nos « classiques », basées sur les canons de la poésie nouvelle, relatant des histoires mouvementées dont les protagonistes principaux n'étaient plus forcément de sang royal, elles ne pouvaient que provoquer des réactions hostiles. Ce qui ne manqua pas de se produire, notamment lors des représentations d'« Hernani ». On sait que pour défendre sa pièce, Hugo enrôla tous ses amis, peintres, musiciens, poètes, sculpteurs, et que tous les soirs, pendant deux mois, on s'insulta dans la salle...

Le spectacle de l'Attroupement n'est, en aucune façon, une reconstitution de ces soirées. L'action se situe en 1872. Autour d'une table, des convives se réunissent, les anciens combattants de la Bataille d'Hernani. Peu à peu, au fil du banquet, les langues se délient, le passé afflue, et les événements de 1830 ressurgissent. Comme le dit le metteur en scène Denis Guenoun : « C'est le banquet de la narration. Ce qu'on sert à table, ce sont les souvenirs. Et ce qui monte dans les fumées du repas, c'est l'illusion, l'image, la couleur d'un passé flamboyant. »

Patrick Brunel

L'Attroupement

Attroupement : rassemblement tumultueux.

Troupe : association d'hommes collaborant ensemble (Petit Larousse illustré).

L'Attroupement : rassemblement tumultueux d'hommes collaborant ensemble pour faire du théâtre ? Peut-être.

Toujours est-il que, fondée en 1975, cette compagnie est une « communauté de vie et de travail organisée en autogestion ». En trois ans d'activité, le montant des subventions n'a pas dépassé 25 000 F, sans que l'Etat ait versé un centime...

Depuis sa création, la troupe a monté six spectacles dont : Jules César de Shakespeare qui apparut comme l'événement du Festival d'Avignon 1976, et La chanson de Roland en 1978.

Le travail de Denis Guenoun et de ses camarades repose notamment sur l'improvisation, la danse et la musique, le masque.

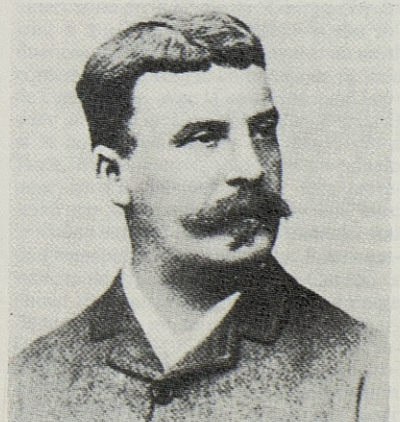
Avec La Bataille d'Hernani, l'Attroupement se situe dans une démarche très contemporaine : rendre théâtral un texte que tout, au point de départ, semble éloigner de la scène. L'accueil réservé par Lyon au spectacle, lors de sa création, ne peut, quant à lui, qu'inciter les spectateurs à se rapprocher de la salle et des comédiens.

« Le Horla »

par le Théâtre de la Potence

A partir du 6 février, le Théâtre de la Potence présente, dans sa salle (rue Dominique Villars) un spectacle mis en scène et interprété par Yvon Chaix : Le Horla d'après une nouvelle de Guy de Maupassant.

Jusqu'au 24 février (mardi, jeudi, samedi à 19 h 30, mercredi, vendredi à 21 h 30).



Guy de Maupassant

visages de grenoble et du dauphiné

Notre vie musicale actuelle est fondée sur plusieurs *a priori* : la ségrégation est nécessaire entre les amateurs et les professionnels, entre les créateurs et les exécutants, entre la création et la diffusion ou l'animation, entre le travail avec les enfants et les actions destinées aux adultes. Ces conceptions se révèlent stériles : le divorce qui existe entre le « public » et les expressions musicales de son époque le montre bien. C'est pourquoi nous cherchons à faire tomber quelques barrières en invitant des « créateurs » à venir à la rencontre des autres, publics ou musiciens, à dépasser la spécialisation de leur tâche. Il y a près de deux ans, Horatiu Radulescu avait ainsi entamé un travail créatif, diversement apprécié par le public, mais qui avait passionné la classe de sixième du lycée des Eaux-Clares qui l'avait mené. L'an passé, Guy Reibel et Philippe Caillard avaient exploré avec un groupe d'animateurs les possibilités créatives et expressives des jeux musicaux utilisant le langage contemporain. Cette année, Jean-Yves Bosseur – compositeur, instrumentiste, enseignant, chercheur, écrivain-musicographe, philosophe... les étiquettes collant bien mal à une personnalité – rencontre régulièrement depuis quatre mois une dizaine de groupes de l'agglomération grenobloise dont la diversité n'est pas sans intérêt : classes de sixième et de cinquième, groupe d'enfants d'âge primaire, ensemble de musique ancienne, classe de contrebasse, groupe de flûtes traversières, sextuor de musique de chambre. Ces groupes de Grenoble, Fontaine, Meylan et St-Martin-d'Hères apportent leur variété, leur expérience diverse de la pratique de la musique, leur propre enracinement dans la région, leur mémoire musicale personnelle, alimentée par leur répertoire original. Ces apports épars fécondent les propositions musicales de Jean-Yves Bosseur : combinées avec la mémoire actuelle des enregistrements de paysages sonores d'aujourd'hui, les séquences des groupes permettront le déroulement de deux soirées musicales, les 10 et 13 février, au Théâtre mobile, tout à fait originales. La description précise ne peut en être faite, car le travail évoluera jusqu'au dernier moment. C'est aussi ce qui fait le prix d'une telle tentative.

J. F. Héron

A travers le projet de **Visages de Grenoble et du Dauphiné**, j'ai souhaité m'adresser à toutes les personnes qui pouvaient se sentir concernées par de nouvelles formes de communication musicale et accepter de contribuer à une démarche en évolution constante, capable de mettre en relief les particularités de chaque groupe. Les concerts de février 79 représenteront assurément l'occasion de rendre public ce travail en commun, de confronter des types d'activité musicale très diversifiés ; pourtant, le spectacle final ne devrait pas apparaître comme le but essentiel du projet, mais comme un témoignage de rencontres entre des individus d'âge et niveau technique variés avec des modes d'approche de la musique qu'ils n'ont généralement jamais pu vivre activement. Cette approche est liée à une écoute, aussi affinée et critique que possible, du monde sonore qui nous entoure, à ce que peuvent impliquer des échanges musicaux à l'intérieur d'une collectivité lorsque la musique n'est pas propulsée comme produit à consommer, ou conçue comme recherche de laboratoire (ce qui constitue, pour beaucoup, l'image de marque de la musique d'aujourd'hui), mais plutôt comme processus de sensibilisation et de création, modelable selon les nécessités et facultés d'invention de chacun.

Il s'agissait donc pour moi d'esquisser des sortes de « portraits » des individus et des groupes qui ont choisi de risquer une telle aventure. Après plusieurs prises de contact préliminaires, j'ai élaboré une première série de propositions musicales dont un certain nombre a été déduit d'un matériel poético-musical propre à la région de Grenoble, comme envisagé à distance, non par souci de folklorisme, mais pour caractériser aussi fortement que possible ces moments de rencontre, m'efforçant d'aller au-devant et d'adhérer de mon mieux aux demandes des différents groupes, pour une circonstance et des lieux donnés, au lieu de composer une partition au préalable, de manière trop abstraite. Les diffé-

rentes phases, où sources vocales et instrumentales s'entremêlent, sont reliées entre elles par des prises de son d'environnements (naturel et urbain), éléments verbaux en relation avec ces environnements ; plusieurs séquences musicales, en liaison avec les propriétés acoustiques des environnements, doivent assurer des transitions entre eux, de telle sorte que les passages entre les « sons concrets » et les jeux de sonorités vocales et instrumentales apparaissent comme des vagues qui se fondent les unes dans les autres.

Chaque proposition de cette série initiale (danses, comptines, contes...) n'a cessé de se transformer au cours du travail de préparation, réclamant des inserts complémentaires, invitant à toutes sortes de ramifications, grâce aux initiatives des participants. Tout au long de la conception du projet, il m'a semblé important de jouer sur un large éventail de modes de transmission (des plus ouverts, susceptibles de poser le problème de la création collective, aux plus fixes), de phénomènes sonores (de ceux qui pourront être jugés « bruts », tels les sons de l'environnement, aux plus « culturalisés »), moins par ambition d'englober le champ le plus vaste possible de la pratique sonore, sous forme de collage, que dans l'intention de mettre les divers phénomènes en présence en état de relativité, d'équilibre instable, de susciter des mouvements des uns aux autres, où nul modèle ne devrait s'imposer comme prédominant.

Peut-être l'enjeu consisterait-il alors, pour ma part, à montrer qu'une telle inter-pénétration n'entraîne pas nécessairement de neutralisation des caractères sonores, ni des rapports de force inconciliables, même entre ceux qui paraissent les plus hétérogènes, mais peut laisser pressentir dans quelle mesure les aspects multiples du monde sonore contiennent en eux des germes de complémentarité et de jeu, condition de leur dynamisme et de leur faculté d'ouverture.

Jean-Yves Bosseur



Jean-Yves Bosseur
au C.E.S. Henri-Wallon
de Saint-Martin-d'Hères.

Photo Jo Génovèse

5 jours de jazz à grenoble



Urban Sax

Photo Georges Méran

Du 26 février au 4 mars prochain, Grenoble va, de nouveau, devenir la capitale du jazz. Des concerts, des animations, du cinéma, des ateliers, rien de très original en soi. Par contre, l'orientation, toujours marquée sur le jazz contemporain, l'est davantage, la qualité du programme global en témoigne.

Le *Quartet de François Jeanneau* (avec Jean-Paul Celea, Aldo Romano et Christian Escoudé) donnera le premier concert. La participation de *Module* sera double. En workshops : André Jaume, Jacques Bonnardel et Jean Bolcato feront travailler aux participants des ateliers du Jazz-Club – et ce durant quelques week-ends auparavant – une partition commandée au leader Alain Brunet. Celle-ci sera jouée en première partie du concert donné par cette formation. Troisième groupe français : *Urban Sax*. 40 saxophonistes et choristes réunis autour de Gilbert Hartmann, « grand chef » de cette étrange déambulation musicale. *Horace Silver*, créateur des *Jazz Messengers* et initiateur du *Soul Jazz* sera là en quintette ; et *Sam Rivers* accompagné de Dave Holland, Bobby Battle et Joe Daley partagera la dernière journée avec les 9 filles du *Feminist Improvising Group*, qui sera, à n'en pas douter, l'événement de ces « 5 jours ».

Il existe à Grenoble, tout au long de l'année, une politique d'animation très organisée. Il ne se passe pas de semaine sans qu'un orchestre, une troupe ne viennent, sans qu'une séance de cinéma ou un débat ne soient organisés à la Salle des Concerts, à la Maison de Quartier de la Villeneuve ou à l'auditorium de Grand'Place ou encore à la Maison de la Culture. Pour les « 5 jours de jazz », soit entre midi et 2 heures, soit entre 18 et 20 heures et dans tous ces lieux, les duos de *John Tchicai/André Goudbeek*, *Henri Texier/Didier Lockwood* et *Didier Levallet/Alain Brunet* se produiront en alternance avec des formations régionales : *Quah jazz*, *Naima*, *Combo*

Creole, *Les Bouffies* et *Play Bop Quartet*. Alain Guerini et le Centre d'Information Musicale seront présents avec des films inédits venus tout droit des U.S.A. Et pour la première fois, à la Maison de la Culture, l'Institut National de l'Audiovisuel présentera une sélection de films de jazz du réalisateur Bernard Lion : de la vidéo couleur pratiquement en non stop pour les scolaires, les habitants du quartier et adolescents venus entre deux cours découvrir les trésors des années 60.

Aux ateliers « Module » déjà cités, il faut ajouter celui de Christian Escoudé qui se joindra à Jacques Panisset, guitariste qui fait travailler les jeunes futurs musiciens durant toute l'année au Jazz-Club de Grenoble.

La Maison de la Culture organise un stage pouvant entrer dans le cadre de la formation permanente, dirigé par Denys Constant, Didier Levallet et Serge Loupien. Ceux-ci, sur 10 jours (du 23 février au 4 mars), détailleront l'histoire du jazz avec audition de disques, assureront, avec les stagiaires, le suivi de tous les concerts, animations, films, leur analyse, organiseront des rencontres avec des musiciens locaux, régionaux, parisiens, et animeront des discussions sur tous les problèmes du jazz...

Enfin, le Jazz-Club présentera son travail des deux dernières années sous forme d'exposition, et « *Le jazz en pochette* » sera à Grand'Place dans sa forme itinérante.

Il faut préciser que le temps fort que constituent les « 5 jours de jazz » est la suite logique de l'action menée tout au long de l'année sous forme de concerts, ateliers et animations décentralisées par la Maison de la Culture et le Jazz-Club. Il ne s'agit donc pas d'une opération « parachutée » par hasard, en cours d'année, mais de la possibilité donnée aux Grenoblois et autres Dauphinois de vivre quelques moments privilégiés pendant une semaine.

Nicole Martin-Raulin

Vortex

Ce ne sont pas des petits jeunots de la musique. Ils sont neuf ; certains jouaient déjà ensemble en 74 sous le nom d'Urantia, d'autres viennent de différents conservatoires, ils ont déjà enregistré un 33 tours, l'ont renié par la suite, ont donné des concerts et travaillent d'arrache-pied. Tout ça ne dit pas ce qu'ils fabriquent musicalement. En quelques mots : l'inspiration a un œil sur Bartok et Messiaen, l'autre sur Miles Davis et Chick Corea, le troisième sur Terry Riley. Contrairement à ce que d'aucuns pourraient penser, ça produit une musique très harmonique, pas du tout dissonante, avec des pointes d'humour et un lyrisme chaud qui parcourt l'ensemble. Les clarinettes (soprano et contrebasse), le hautbois et le cor anglais, les cinq saxos donnent une coloration qui éloigne encore un peu plus le groupe des genres musicaux proches. Cela pour dire que ce n'est pas du crypto-Magma. Ce serait plutôt, à certains moments, du Satie électrifié et moulu par les rythmes contemporains. Tout n'est pas parfait, et il traîne de-ci de-là quelques clichés de la musique progressive qui deviennent un peu ennuyeux. Mais c'est vraiment passionnant quand même, et vaut largement le déplacement : ce n'est pas tous les jours qu'on peut entendre quelque chose de nouveau et qui sonne aussi bien. (B.S. *Libération*, 28 avril 1978).



Photo X

Musique américaine avec l'Orchestre de Grenoble.

En prélude aux « Cinq jours de jazz », l'Orchestre de Grenoble nous proposera le samedi 24 février un aperçu de la musique américaine du XX^e siècle. George Gershwin, à qui l'on doit l'intégration des influences du jazz dans le langage musical contemporain, sera le compositeur vedette de cette soirée, avec la célèbre *Rhapsody in Blue* (soliste, Christian Bernard) et le non moins célèbre *Un Américain à Paris*. Moins connu, sinon par un adagio pour cordes, Samuel Barber sera représenté par son concerto pour violon, avec le violon-solo de l'Ensemble Instrumental de Grenoble, Yvon Carracilly. Pour commencer le concert, Stéphane Cardon a choisi les *Questions sans réponse* du père de la musique moderne américaine, Charles Ives (1874/1954), précurseur des recherches actuelles en matière d'espace sonore, de polyrythmie, de superposition des tonalités, etc. Une découverte pour tous les Grenoblois.

musiques de notre siècle

Quatre flûtes d'aujourd'hui



Le quatuor Arcadie

Photo X

La flûte connaît une faveur grandissante, tant auprès des musiciens-amateurs ou professionnels – que du public. On assiste donc à un développement de la musique d'ensemble pour les flûtes, qui renouvelle une tradition déjà ancienne : dès la Renaissance en effet, les ensembles homogènes de flûtes – flûtes à bec et traversières – participent aux orchestres de danses. Au XVII^e siècle, le Père Mersenne note même dans son « Harmonie Universelle » des morceaux pour ces ensembles ; au siècle suivant, Boismortier, Quantz et bien d'autres maintiennent cette tradition. L'époque romantique marque un déclin relatif : on apprécie alors davantage la virtuosité et l'expression individuelle. Notre siècle retrouve le goût du jeu polyphonique de quatre instruments égaux, en ajoutant la variété du piccolo (petite flûte), de la flûte alto et de la flûte basse.

Le Quatuor Arcadie a déjà douze ans d'existence : Pierre-Yves Artaud a regroupé autour de lui d'excellents instrumentistes pour faire naître le répertoire et susciter de nouvelles œuvres ; Marc Berthomieu écrivit la première *Arcadie*, donnant ainsi son nom de baptême au quatuor. Bien d'autres ont suivi : Alain Louvier, Yoshihisa Taïra, Paul Arma, Gérard Geay, Raymond Loucheur, Bruno d'Auzon et Gérard Garcin. Le concert du 8 février permettra d'entendre plusieurs de ces œuvres (Taïra, Amy, Kœchlin, Maderna, Garcin...), à côté de deux créations : *Ciseaux d'argent pour trois flûtes* du compositeur suisse Klaus Huber et *Allégories d'exil IX* du français Jacques Lenot.

A 17 h, une animation permettra au public de rencontrer les musiciens et des compositeurs : Gérard Garcin, que l'on a pu apprécier comme flûtiste l'an passé à Ste-Marie-d'en-Haut, assurera lui-même la régie électro-acoustique de l'œuvre qu'il a signée avec Bruno d'Auzon : *Triade II*.

J.F. Héron

Le ballet du Bolchoï

Pour la première fois, la troupe du Théâtre Bolchoï de Moscou (45 danseurs) présentera des spectacles en province. V. Boccadoro et B. Pokrowski ont tiré deux actes de ballet du "Beaucoup de bruit pour rien" de Shakespeare. Le compositeur Tikhon Khrennikov a mis en musique cet "Amour pour Amour" qui nous permettra, les 2 et 3 février, d'admirer la qualité de l'école russe de danse classique.



Tatiana Golikova, Alexandre Godounov.

Photo X

cinéma

soleil des hyènes

Quand l'exotisme se vend bien...

Réalisé par le metteur en scène tunisien Ridha Behi, et tourné au Maroc, **Soleil des hyènes** analyse le colonialisme touristique dont font l'objet depuis plusieurs années les pays où le soleil, les plages et les palmeraies assurent aux agences de voyages de solides



Scène de tournage au village de Tifnite

gains financiers et aux touristes de passage dépaysement et bronzage garantis.

Le film évoque les transformations d'ordre économique et humain qui vont bouleverser un petit village de pêcheurs tunisiens devenu la proie de promoteurs allemands qui décident d'en faire un complexe touristique. Tour à tour les pêcheurs abandonnent leurs activités peu rémunératrices pour travailler sur les chantiers ; puis ce sont leur mode de vie et leurs coutumes qu'on leur demande de modifier pour se conformer à ce que « l'on attend d'un centre touristique ». Rida Behi observe comment les habitants, selon leur degré de sensibilisation et leur position sociale, vivent cette transformation de leur village où la vie s'organise pour le bien-être des touristes « envahisseurs ».

Tout est prévu d'ailleurs pour combler leurs attentes et satisfaire leurs exigences. Ils repartiront vers leurs préoccupations quotidiennes, étrangers aux réalités du pays qui les a accueillis et aux difficultés que doivent affronter les villageois pour leur survie. (Le 17 février ; version originale sous-titrée).

des juges croquent la justice

l'homme au travail

Il est bien délicat de parler de la justice autrement qu'en termes conformes. Bien délicat d'écrire sur la justice rendue, sans prendre le risque de tomber sous le coup de la loi qui interdit de remettre en cause la chose jugée. Certes, tout le monde peut parler de la justice, mais sans y toucher. J'allais presque dire : sans réfléchir. Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, un condamné à 20 ans vient d'être remis en liberté. Présumé innocent, il n'a plus qu'à attendre d'être enfin jugé innocent. Aujourd'hui, une Cour d'Assises découvre après renvoi de la Cour de Cassation, ce qu'une autre n'avait pas vu dans le même dossier (Affaire Yahouï). Aujourd'hui, un livre interroge sur une exécution récente : Christian Ranucci est mort décapité, dans la France du XX^e siècle. Et si pourtant... on en frémit : il n'était peut-être pas seul coupable. Aujourd'hui, le magistrat le plus élevé en grade fonde, dès sa retraite, une association de défense de l'autodéfense que des juges en exercice condamnent selon la loi...

C'est donc bien dans l'air, la Justice. On la respire à chaque journal (un patron incarcéré ; cinq milliards de trou dans l'Immobilier Machin), à chaque sondage (les Français sont pour la peine de mort), au cinéma (le Shériff...). Et voici que des juges eux-mêmes publient un livre (1) où ils se représentent – par dessins – dans ce qu'ils estiment être des situations injustes. Injustes pour qui ? La question ne sera pas posée – les dessins du livre répondent. L'humour au prétoire, un humour qui secoue dur ce qu'on a cru retenir de l'école : la séparation des pouvoirs, la liberté de la justice, son absolue indépendance...

Mais des dessins humoristiques, n'est-ce pas une simplification extrême des problèmes ? Est-ce qu'un ouvrage de ce type ne va pas présenter ses auteurs, habituellement classés dans le genre grave, dans le camp des rigolos auxquels il ne faudrait – quand même – pas trop confier de dossiers ? J'entends d'ici la réponse de ceux qui gribouillent leur feuille en attendant la fin d'un Conseil d'Administration : Intolérable ! Scandaleux ! J'entends aussi sourire tous ceux qui, tout d'un coup, s'apercevront qu'au travers de caricatures, des centaines de juges cherchent avec rigueur à ne pas faire passer leur avancement ou leur carrière sur le dos de la justice... Un ou deux des auteurs du livre seront présents, le 22 février, pour en parler, et pour débattre ensuite de ce qu'ils ont commis et de ce qui est dans l'air.

Philippe de Boissy



Photo François Lochon/Gamma

Cette année encore, les accidents auront fait perdre dix fois plus de journées de travail que les grèves. Pour chaque heure de travail, les ouvriers de l'industrie et du bâtiment auront encore été victimes d'accidents dont la fréquence ne diminue pas mais dont la gravité augmente. Des milliers d'autres encore auront vu leur santé irrémédiablement détériorée par le bruit excessif, les substances toxiques qu'ils manipulent, l'atmosphère qu'ils respirent. Pour nous, l'écologie, c'est d'abord cela : l'étude de l'homme dans son milieu, l'usine, le bureau, l'atelier (1)... même si, dans ce 3^e festival de la nature et de l'écologie, nous n'oublions pas que la nature et les animaux sont aussi victimes de la civilisation industrielle.

Sans doute doit-on accuser le profit, ou plutôt, sa recherche sans frein. C'est ce que font les auteurs du film **Autant en emporte l'argent** et ce que montrera Laura Conti à qui fut confiée l'enquête du Parlement régional de Lombardie sur **Seveso**. Mais ces cas exemplaires ne doivent pas faire oublier que toute activité productrice comporte un risque et que ce risque augmente avec la dimension du capital mis en œuvre et de son utilisation de plus en plus intense, comme le montre l'agriculture où le taux et la gravité des accidents sont en augmentation malgré le caractère individuel de l'exploitation. Ceci explique l'importance sans cesse plus grande des actions de prévention et d'organismes chargés de les mener, comme l'I.N.R.S. (Institut National de Recherche et de Sécurité) dont nous présentons les films.

On ne doit pas oublier non plus que, pendant plus d'un siècle, de nouvelles substances ont été mises en circulation sans que l'on réfléchisse sérieusement aux conséquences. Tel est le cas de l'amiante dont on se rend compte aujourd'hui qu'il représente un danger mortel, après en avoir mis partout : lieux d'habitation, de travail, équipement électroménager et même dans la nourriture.

Dominique Labbé
Jean-Yves Bertholet

Seveso, le 11 Août 1976
Le village de Seveso,
déserté par ses 855 habitants
sera rasé dans trois ans.

- | | |
|-----------------------------------|---|
| 1 ^{er} février (20 h 30) | Autant en emporte l'argent
film de Guido Henderickx |
| 2 février (20 h 30) | Santé et conditions de travail
film et débat avec Bernard Laville. |
| 3 février (14 h 30) | Travail et sécurité
film de l'INRS |
| 3 février (20 h 30) | Survivre à Seveso ,
film et débat avec Laura Conti |
| 9 février (20 h 45) | L'Amiante ,
film sur l'usine Ferrodo et débat avec MM. Bignon et Sébastien. |

(1) **Des juges croquent la justice**. Syndicat de la Magistrature. Petite collection Maspéro (Paris, 1978).

(1) Rappelons que, sur ce sujet, la Maison de la Culture met à la disposition des collectivités adhérentes une exposition itinérante.

enfance amandine

décentralisation jean david

Film pour les enfants

Ivana joue au football

Ce film tchèque réalisé en 1963 par Joseph Pirkawa illustre assez bien, à travers l'expérience d'Ivana, les difficultés que rencontrent les petites filles à pratiquer des sports « réservés » aux garçons.

... Ivana joue tous les jours au football avec les camarades de classe de son frère Igor ; elle y prouve, à chaque fois, son coup d'œil et son talent. Ses qualités attirent l'attention de l'entraîneur qui tente de constituer une équipe de pupilles. Il engage les garçons, mais il n'est pas question d'intégrer une fille qui, pourtant, en meurt d'envie. Elle suit avec passion et regret entraînement et matches de ses camarades masculins. Mais voilà que Franta, l'un des meilleurs éléments de l'équipe est blessé avant le match décisif. Et personne pour le remplacer ! Igor a une idée lumineuse : Ivana pourrait jouer à sa place, en se coupant les cheveux et se faisant passer pour le frère d'Igor. Chose dite, chose faite et voilà Ivana sur le terrain. Elle fera gagner l'équipe mais sera reconnue par son père et l'institutrice. Elle s'enfuit du stade et erre dans la ville (Les 20 et 21).



**Je m'appelle Amandine.
Je trouve que j'ai l'air d'une petite fille
de dix ans.
Ce n'est pas étonnant.
Je suis une petite fille de dix ans...**

Avoir dix ans aujourd'hui, des parents, des chats, une maison et un jardin bien ordonnés, rien de bien extraordinaire en soi et pourtant... Bruno Castan, à partir du conte de Michel Tournier, **Amandine ou les deux jardins**, met en théâtre le journal d'une petite fille et nous entraîne, à sa suite, de l'autre côté du réel à la découverte d'une « autre réalité »... Au-delà de son existence un peu protégée, grâce aux relations affectives qu'elle entretient avec ses objets familiers et ses chats, Amandine découvre leur univers. Celui de la connaissance qui est d'abord jouissance, où elle apprend à sentir et à goûter chaque chose : des fraises que l'on mange encore au jardin de l'enfance à l'odeur sauvage des herbes du jardin « fou », jardin mystérieux qui la fascine et l'angoisse à la fois. C'est finalement le désir-plaisir impatient de la découverte qui l'emporte. Amandine traversera le mur, comme Alice le miroir, comme chacun de nous un jour ou l'autre... Au seuil de cet espace-temps qui se déploie tout à coup devant elle, elle fait l'expérience de la connaissance de choses jusqu'alors insoupçonnées d'elle, expérience du désir qui naît de la transgression des limites qui lui sont imposées. Enchantement. Au bord de l'émerveillement, tout, alors, devient possible, même le retour dans la sécurité ouatée de sa chambre. Son regard habité se pose différemment sur ce qui l'entoure, elle aborde le rivage de l'adolescence, « un univers beau et triste comme un coucher de soleil ».

Sorte de passage, de rite initiatique dont la nature et les animaux seraient les médiateurs involontaires, substitués des adultes défaillants, **Amandine** invite les 7-12 ans et ceux qui les aiment à venir partager quelques moments de plaisir.

Marie-Françoise Sémenou

Jean David revient à Grenoble, avec un instrument étrange : le luth. Déjà en 1973, la Maison l'accueillait et, pendant quelque temps, il sillonnait le département faisant revivre le luth et la chanson populaire. Originaire de Lyon, il a choisi depuis 1970 de faire connaître ce genre de musique, sans toutefois se limiter à la chanson ancienne puisque son répertoire très vaste s'étend du Moyen Age à nos jours. Son séjour de quatre semaines (5 au 15 février ; 22 février au 9 mars) s'inscrit dans le cadre des activités décentralisées de la Maison (1) et recouvre des formes d'intervention très variées puisqu'il propose des animations de la maternelle aux classes terminales, ainsi que des concerts. Son propos ? éveiller à la musique ; initier au son et au rythme, faire connaître un instrument, le luth, et une forme d'expression, la musique populaire et son évolution au fil des siècles.

Les animations : les plus jeunes découvrent le rythme et le son à l'aide de bruitages, de cris d'animaux, de chants et d'instruments divers faciles à manier. Avec les plus grands, Jean David part à la découverte du troubadour et de son luth, en recréant l'atmosphère des fêtes des châteaux du Moyen Age – chaque enfant participant par le corps, le geste, les chants et les instruments à la métamorphose d'un lieu banal en espace ludique. Pour les plus âgés, Jean David fait revivre le monde des mendiants, par la musique et la chanson populaire, en insistant sur le phénomène social et historique que représente, dans la société (du Moyen Age à nos jours), l'existence de cette catégorie de marginaux...

Les concerts : en ce qui concerne les concerts, sa démarche est identique. A travers un instrument vieux de 3 500 ans, il nous convie à un voyage à travers le temps. Il ne s'agit pas seulement de restituer dans leur authenticité les pièces anciennes, mais de faire découvrir les possibilités multiples et évolutives du luth.

(1) Pour tout renseignement, s'adresser au service des Relations avec les Collectivités.

Le petit barbu

Un petit bûcheron barbu, l'écureuil, la libellule, l'araignée, le mille-pattes et... la forêt qui se laisse manger par le béton gris, l'argent, la spéculation, les bulldozers, les routes... Spectacle de marionnettes à vue créé par Françoise Prochasson, destiné aux enfants pour évoquer, avec eux, la protection de la nature. Une nouvelle forme d'expression pour le Festival de la Nature et de l'Ecologie (mercredi 7 février à 14 h 30).

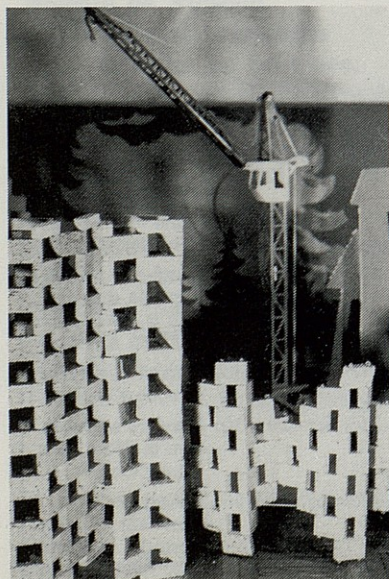


Photo X



Photo X

des femmes photographiées

artistiques, sociales, culturelles



Photo Combiar

Le secteur « arts plastiques » a proposé, durant cette saison, à Jean-Pierre Ramel d'occuper, dans la Maison, un espace photographique. Il nous a présenté, en décembre, une première exposition : Aspects de la photographie italienne contemporaine, voici la seconde. Elle a été conçue à partir des collections du Musée Nicéphore Niepce. Que Paul Jay, son conservateur, soit ici remercié pour son accord et son aide. Nous remercions aussi la ville de Chalon-sur-Saône qui a autorisé le prêt des œuvres. Les photographes dont le nom est suivi d'un * figurent à l'exposition.

Lorsque, vers 1840, la photographie est proclamée « bien public », la bourgeoisie s'empare du procédé et lui confère le pouvoir de la représenter. Ce désir d'une classe de donner à voir son image, d'exhiber les signes de son ascension va se satisfaire singulièrement dans le portrait. La femme est un de ces signes extérieurs de la richesse. Le portrait photographique de la femme de la bourgeoisie se substitue à la miniature peinte de la femme de la noblesse.

La femme pose, parée des attributs de sa classe, dans le décor arrangé pour ce rite. Anonyme ou célèbre, le corps apprêté, nié, elle attend d'un photographe-metteur en scène qu'il livre non pas sa photographie, mais sa photogénie. Le « charme désuet » des daguerrotypes est encore celui, au début du siècle des autochromes Lumière ou Tournassoud*, des gommes bichromatées de Robert Demachy*. Il a fait place aujourd'hui aux tirages aseptisés du studio mais, au-delà d'une évolution de sa technique, le portrait demeure identique ; c'est toujours le même acte symbolique.

Dans les années 50, en même temps que la pratique photographique devient franchement populaire, d'autres femmes accèdent à cette dignité d'être photographiées. D'autres femmes, mais surtout d'autres vocations de la féminité. C'est la mère, l'épouse qui posent pour plus tard, pour l'album d'une famille que l'on voudrait soustraire au temps, à la mort.

ELLE, prise aux « bons moments » de la vie, à la maternité, le dimanche ou en vacances. IL lui demande de sourire, le temps du déclenchement. Ils réécrivent leur vie.

Lui, qu'il soit photographe amateur ou professionnel, ici artiste, c'est le regard masculin. C'était, car l'hégémonie craque. Il en est des prises de vues comme des prises de paroles, elles accusent, revendiquent, cherchent une expression délivrée du pouvoir (mâle), de l'emprise d'un regard (phallique). De photographiée, la femme est devenue photographe. Passée de l'autre côté de l'appareil, elle peut enfin voir, donner à voir : l'autre sexe (l'autre du sexe), le sien, soi-même. Florence Henri, Gisèle Freund, Sarah Moon, Irena Ionesco, Erica Lennart, Janine Niepce* ont assez prouvé, en même temps que leur maîtrise, leur capacité à inaugurer un rapport singulier avec le monde.

La photographie, comme le texte (dominant), de façon plus ou moins manifeste selon qu'il s'agit d'images réputées publicitaires, documentaires ou artistiques, a largement contribué à donner de la femme une image dévalorisée, l'image d'une infériorité qu'une rhétorique subtile a voulu fonder en *Nature* ou en *Culture*. Là s'hypothèquent tous les asservissements. Il reste que l'on ne peut faire du re-

Stages sur la photographie

La Maison, durant le mois de mars, organise deux stages de photographie dont elle a confié l'animation à Jean-Pierre Ramel qui sera assisté de Roger Rolland. A eux, se joindront, pour le second, Chantal Jarre.

Le premier aura pour thème : **Le photographe et le motif**. Il ne s'agit pas d'un atelier d'initiation à la pratique de la photographie. Il est particulièrement ouvert aux personnes ayant déjà un acquis, désireuses de poursuivre leurs réflexions dans ce domaine (notion de style).

Son déroulement est étalé sur deux week-ends : du vendredi soir 2 mars au dimanche 4 et du vendredi 9 au soir au dimanche 11 mars. La Maison de la Culture étant agréée comme organisme de formation, ce stage peut s'inscrire dans le cadre du congé formation.

Le second aura lieu du lundi 5 au vendredi 9 mars et a pour thème : **Introduction à l'acte de photographier**. Il s'agit d'un stage d'initiation à la photographie qui ne s'adresse pas pour autant qu'à des débutants. Trois volets seront particulièrement évoqués :

- L'aspect *information* relatif à l'histoire de la photographie sur le plan de l'image et sur le plan de la technique (l'instrument, le développement) ;
- La réalisation - séances de prises de vue et travaux de développement ;
- Une réflexion sur cette pratique de la photographie, définie comme « l'acquisition d'un point de vue ».

Comme le précédent, ce stage peut rentrer dans le cadre du congé-formation. Pour tous renseignements complémentaires et inscriptions, s'adresser au service des relations avec les collectivités ou à l'animateur « arts plastiques »

A l'affiche de mars

La musique se taille la part du lion. D'abord avec les **5 jours de jazz à Grenoble** organisés par la Maison, le Théâtre - SIC, le Jazz-Club, Grand'Place et le CEPASC. Du 26 février au 4 mars : des animations, films, orchestres régionaux, concerts, stages, dans tous ces lieux. Dans la Maison, **Urban Sax** (le 2), **Horace Silver** (le 3) et **Sam Rivers** plus le **Feminist Improvising Group** (le 4). A la fin du mois, un grand lyrisme : 5 représentations de **Carmen** de Bizet, dans une mise en scène de Jean-Claude Auvray. Le 9, suite du cycle « **Musiques de notre siècle** » avec un concert de musique grecque : œuvres de Skalkottas, Théodorakis, Xenakis, Antoniou. Chanson avec **Yves Duteil** (le 8) et un spectacle d'Extrême-Orient, avec **O Souva Daïko**, un ensemble de tambours japonais. En théâtre, une pièce de Samuel Beckett : **Le Dépeupleur** sera présentée les 28 et 30 ainsi que le 3 avril.

Les expositions du secteur Arts Plastiques continuent : **Affiches politiques du XX^e siècle** avec des œuvres de R. Cieslewicz et de l'atelier Grapus, et la collection d'Alain Gesgon ; **Femmes photographiées** : photographies du musée Niepce réunies par J.P. Ramel.

Secteur sciences : une exposition réalisée par le Palais de la Découverte sur **La Cardiologie** (à partir du 1^{er}). Enfin du cinéma avec la présentation de 4 films du réalisateur néerlandais **Van der Keuken** (du 9 au 11), un film produit par la Maison de la Culture du Havre, **Vues d'ici**, (le 6) et le cinéma pour enfants, les 20 et 21, avec **Un enfant dans la foule** du Français Gérard Blain.

gard masculin le lieu fatal du phallocentrisme. Certains regards féminins le sont tout autant. Les voies qu'emprunte cette figuration/défiguration photographique de la femme n'étant pas les mêmes que celles du langage ou de la peinture, c'est une analyse spécifique qu'il conviendrait de mener.

Absente remarquée des photothèques artistiques : la femme laborieuse-l'ouvrière, la payanne, la femme au foyer. L'explication de cet iconoclasme sélectif n'est pas que sexiste : c'est toute la représentation du travail qui est exclue, frappée d'inesthétisme.

Femme potiche, femme bonniche : deux statuts que Claude Alzon (1) a dénoncés et auxquels il convient d'ajouter ce troisième : fétiche. Une belle image est une image d'un bel objet... partiel : un visage, des seins, des fesses (Henri Maccheroni dans ses « deux mille images du sexe d'une femme » élimine cet érotisme périphérique). Le corps féminin est morcelé, réduit à la découpe de l'image, à un prélèvement de sa chair. La chasse au corps mythique s'organise : « Photographe cherche jeune femme pour poser nue. Photo souhaitée. Discretion assurée. »

Le corps féminin que certains, plus discrets, se contentent de mettre au point à distance, d'autres préfèrent sa proximité. Simple variation de la distance focale. La photographie restitue toujours ce couple minimum : photographe-photographié (e). L'écart sub-



Photo Hans Silvester



Photo Paul Almasy



Photo Janine Niepce

siste entre eux, la caméra fait barre. C'est au spectacle de son désir que le photographe nous convoque.

Parce que la photographie est un analogon, elle peut jouer à plein un rôle de substitut du réel et devenir, ici, l'image fétiche d'une femme fétichisée. Dans le vif de l'amour, la photographie est impensable, imprenable.

Cette relation au modèle lorsqu'elle n'est pas une rencontre tyrannique ou commerciale, peut devenir complice, être le moment d'un échange, d'un partage. Tels sont les regards tendres de Boubat*, ces instants fugitifs et rians de Doisneau*, Laboye*, ces photographies de J. Niepce* qui disent tour à tour la joie et l'espoir de femmes.

Hier, aujourd'hui, ici, ailleurs : la photographie réalise ces surprenantes conjonctions du temps et de l'espace. Hier, en Algérie, ces femmes photographiées par Combiér* : leur corps colonisé. Aujourd'hui, en Jordanie, cette femme qui adresse à Sylvester* un regard furtif et dévoilé : la seule marque qui, de son corps, ne soit pas censurée.

Jean-Pierre Ramel

300 affiches politiques, sociales, culturelles

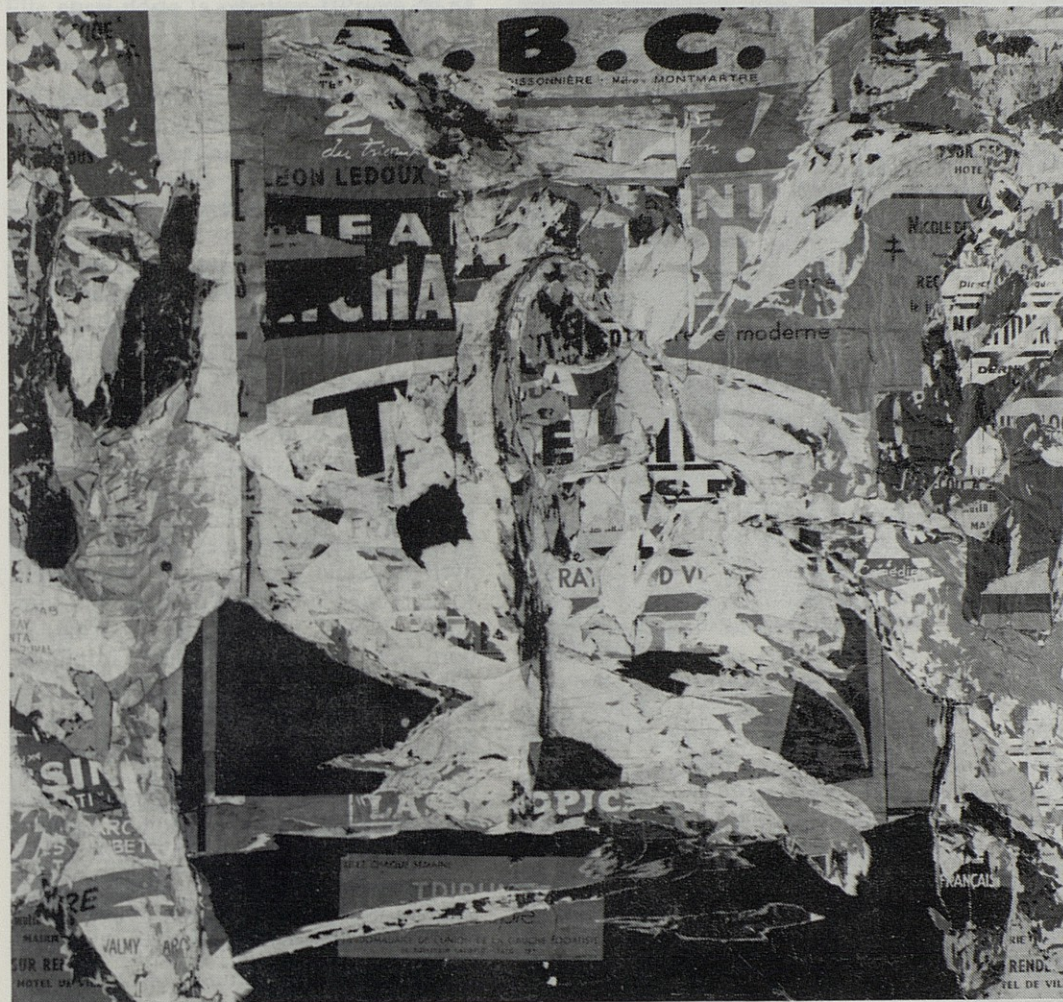


Photo Photopress

R. Cieslewicz, A. Gesgon, Grapus

... « Rien, par exemple, ne nous empêche de concevoir des choses qui ne seraient ni des villes ni des campagnes ni des banlieues, ou bien des couloirs de métropolitain qui seraient en même temps des jardins. Rien ne nous interdit non plus d'imaginer un métro en pleine campagne (j'ai même déjà vu une publicité sur ce thème – mais comment dire ? – c'était une campagne publicitaire). »

Georges Perec. *Espèces d'espaces*.
(Ed. Galilée, Paris, 1974).

Du côté du public, l'affiche paraît seulement se dessiner comme un art, s'écrire dans son histoire : à se situer dans son mode de production, par rapport aux techniques d'impression, par rapport aux conceptions graphiques ; à se définir dans les rôles multiples qu'elle sert et les variables implications où elle s'insère, publiciser l'économique, le politique, le culturel... A se regarder enfin comme une image éminemment publique, quotidienne qui illustre, sauvage ou encadrée dans ses emplacements réservés, le paysage urbain.

Déjà en 1927, à propos de « L'étoile du nord », Blaise Cendrars proclamait Cassandre « le premier metteur en scène de la rue ». L'affiche est entrée au musée par la petite porte, mise en dépôt et abandonnée tel quel dans ses réserves d'où elle émerge peu à peu avec une nouvelle toilette. Le Musée de l'Affiche est inauguré en 1977, à Paris, 18, rue de Paradis. Bien curieusement, l'affiche, vers 1960, s'est vu consacrée œuvre d'art par des artistes contemporains tels Wolf Vostell, Raymond Hains, Villeglé, Rotella ; curieusement car, avec eux, l'affiche est exposée, décollée, en lambeaux, lacérée, comme morceaux choisis d'une nouvelle réalité.

Il reste donc à découvrir l'affiche pour elle-même, dans le processus d'activités qu'elle engage, qu'elle signifie, dont elle rend compte. L'affiche comme enseigne des faits et des idées de la société.

Yann Pavie

François de la Villeglé
"Affiches lacérées, mars 1959, A.B.C."
Musée des Beaux-Arts de Grenoble
Dépôt du FNAC, 1972.

L'exposition qui privilégie les tendances politique, sociale et culturelle de l'affiche, comprend trois ensembles : un aspect historique de l'affiche politique au XX^e siècle, présentant quelque 200 affiches appartenant à Alain Gesgon, extraites d'un lot de plus de 10 000 qu'il a réunies passionnément depuis une dizaine d'années. Et deux points de vue, j'allais dire deux « vies d'auteur », appliqués à la recherche graphique et à la création contemporaine de l'affiche politique : Roman Cieslewicz, d'origine polonaise, avec une cinquantaine d'affiches symbolisant vingt années d'activité ; et le collectif Grapus, évoquant leurs commandes et leurs réalisations depuis l'ouverture de cet « atelier » il y a une dizaine d'années.

La Maison de la Culture a aussi invité Grapus et R. Cieslewicz à animer chacun un atelier de réflexion, d'initiation à la pratique de l'affiche – réservé en priorité aux travailleurs des entreprises : le premier dans la semaine du lundi 26 février au vendredi 2 mars ; le second, dans la semaine du lundi 16 au vendredi 20 avril.

Une rencontre avec A. Gesgon est prévue le mardi 13 février où il commentera, de vive voix, ce qu'il appelle un *odieux-visuel* : « Paris tu es fou », accompagné de l'harmoniciste Dory.

Une rencontre-débat avec Grapus est également prévue le mardi 27. Une autre aura lieu avec R. Cieslewicz en avril.

Y.P.

paroles d'affiches

« Tu lis les prospectus les catalogues et les affiches qui chantent tout haut. Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux », disait Apollinaire (1).

Mais la rue est triste en ces temps 79 : banques blindées, boutiques de pelures et de clinquant. Les pissotières et les fontaines Wallace se font rares, et les affiches participent souvent de l'accablement général ; que Mammouth écrase les prix ou que, pour Noël, on puisse acheter une petite sœur à prix coûtant chez Radar Géant, ne fait plus sourire que de pitié. Il y a aussi ces grands placards photographiques, offset luxueux, douze passages, où, le regard grave, perdu loin au-dessus de nos têtes, les grands hommes de gauche et de droite sourient sur fond immanquablement bleu.

Et puis ? on continue d'aimer l'affiche, comme on aime les télégrammes, les cartes postales et les graffiti, les photos signées « anon. », les papiers de mandarine Mona-Lisa, les journaux intimes, les livres de compte, les lettres retrouvées que l'on collectionne.

Les affiches, elles, ne sont pas faites pour des collections. J'ai l'idée que d'être entassées, elles mourraient d'asphyxie. A la rigueur, une signature ! Jamais la raideur d'un cadre, d'un entoilage, d'une pellicule de plastique. Il faut que l'affiche se roule, légère comme un bagage d'errant, qu'elle reste éphémère et sans défense. Le soleil la passe, la colle et la pluie la boursofle, un passant la défigure, la charge d'inscriptions, l'arrache, la lacère, le colleur d'une affiche est décolleur de l'autre.

L'autre ? L'affiche a plusieurs siècles d'histoire, et même, depuis peu en France, un musée. Bien sûr, on peut détecter dans l'affiche l'empreinte de tous les ismes et

(1) Zone

mouvements, on peut y chercher des styles et des époques. Mais ce n'est pas la chronologie des critiques d'art qui m'intéresse ici.

L'affiche, c'est la simplicité, l'absence de prétention artistique (s'il y a beauté, elle vient *en plus*), la vitesse. L'affiche est courroie de transmission, télégramme adressé au promeneur (le plus grand ennemi de l'affiche, c'est la voiture) et concentré de temps. Trempez un rectangle de papier dans le bouillon de culture du monde, sortez, séchez, collez : une affiche. Apollinaire le poète a parlé de l'affiche, tous les poètes devraient être jaloux des affiches, parce qu'elles parlent plus clair et plus loin qu'eux.

Ici, je parlerai des affiches qui me parlent : à la station Mouton-Duvernet, j'ai vu une Mère Denis édentée qui disait « Lisez l'Humanité Rouge ». Rue de l'Ouest et rue Vercingétorix, les affiches disent « non à la radiale » et « zut à la zac ». Dans les entrées d'immeubles, les affichettes s'indignent du prix des loyers et de l'éviction des locataires. Depuis dix ans, il y a sur les murs des affiches modestes, la seule parole possible de ceux qui n'apparaissent pas dans les mass-media : marginaux et militants, postiers, locataires, étudiants, femmes du M.L.F., homosexuels... Ces affiches que les historiens, les hommes de l'art et le grand public ignorent souvent, disent pourtant une histoire, de la marée noire aux marches du Larzac, au nucléaire, ou aux lois sur l'avortement. Ce n'est pas l'histoire des livres : plutôt celle des souhaits, des petites victoires. Ces affiches ne généralisent jamais, c'est leur force. Elles s'en tiennent au quotidien, au coup pour coup, elles jouent la souplesse et la riposte immédiate, elles ignorent les censures et la loi.

Défense d'arracher, prière de ne pas déchirer.

Les enseignes mésopotamiennes, les bulletins de victoire sumériens, les papyrus égyptiens, liaient la naissance de l'affiche au pouvoir. Par exemple : le papyrus donne le signalement de deux esclaves enfuis et promet une récompense. En Grèce, les *axones* peintes sur tablettes de bois, montées sur pivot, divulguent proclamations et traités, ordre et conditions des jeux publics. Les murs étaient à tous : ils ne le sont plus avec Rome, qui règle l'espace, circonscrit le territoire : des « *alba* », blanchis à la chaux, où des peintures annoncent les jeux du cirque, les ventes locales, les spectacles. A tout pouvoir son envers : les marges des murs de Pompei portent déjà des graffiti : « le 30 avril la poule a commencé sa couvée », « j'ai broché des fils d'or dans ma tunique ». Notes personnelles, journal de bord, et parfois remarques ironiques. Ainsi cet ancêtre de mai qui écrit à Pompei : « je suis émerveillé, ô mur, que tu ne sois pas encore tombé sous le poids de toutes les niaiseries dont on t'a recouvert ». Rome n'aime pas les graffiti, elle a peur des vandales : elle inaugure l'affiche sculptée et grave la Loi des Douze Tables dans la pierre du Forum. Ce qui n'empêche pas le Gaulois Brennius de faire marteler ces « affiches » quand il envahit la ville.

L'affiche est bien gardée par le pouvoir religieux ou politique. Elle disparaît pendant le Moyen Age au profit du cri (l'appel au chaland) et de l'enseigne : c'est que peu savent lire.

La première affiche sur papier date de 1477. William Caxton, qui l'imprime, y annonce les cures thermales de Salisbury.

C. N. T. A. I. T.

POUR UNE BITURE DEMOCRATIQUE

NATIONALISONS RICARD

Région Parisienne 33, rue des Vignoles 75020 PARIS

Elle aussi porte la mention « Prière de ne pas déchirer ». Quatre ans plus tard, la première affiche illustrée paraît à l'occasion du Pardon de Notre-Dame. A la première succède la menace : François I^{er}, en 1539, promet la bastonnade à ceux qui lacéreront l'affiche portant l'ordonnance royale. Preuve que la contestation est vive.

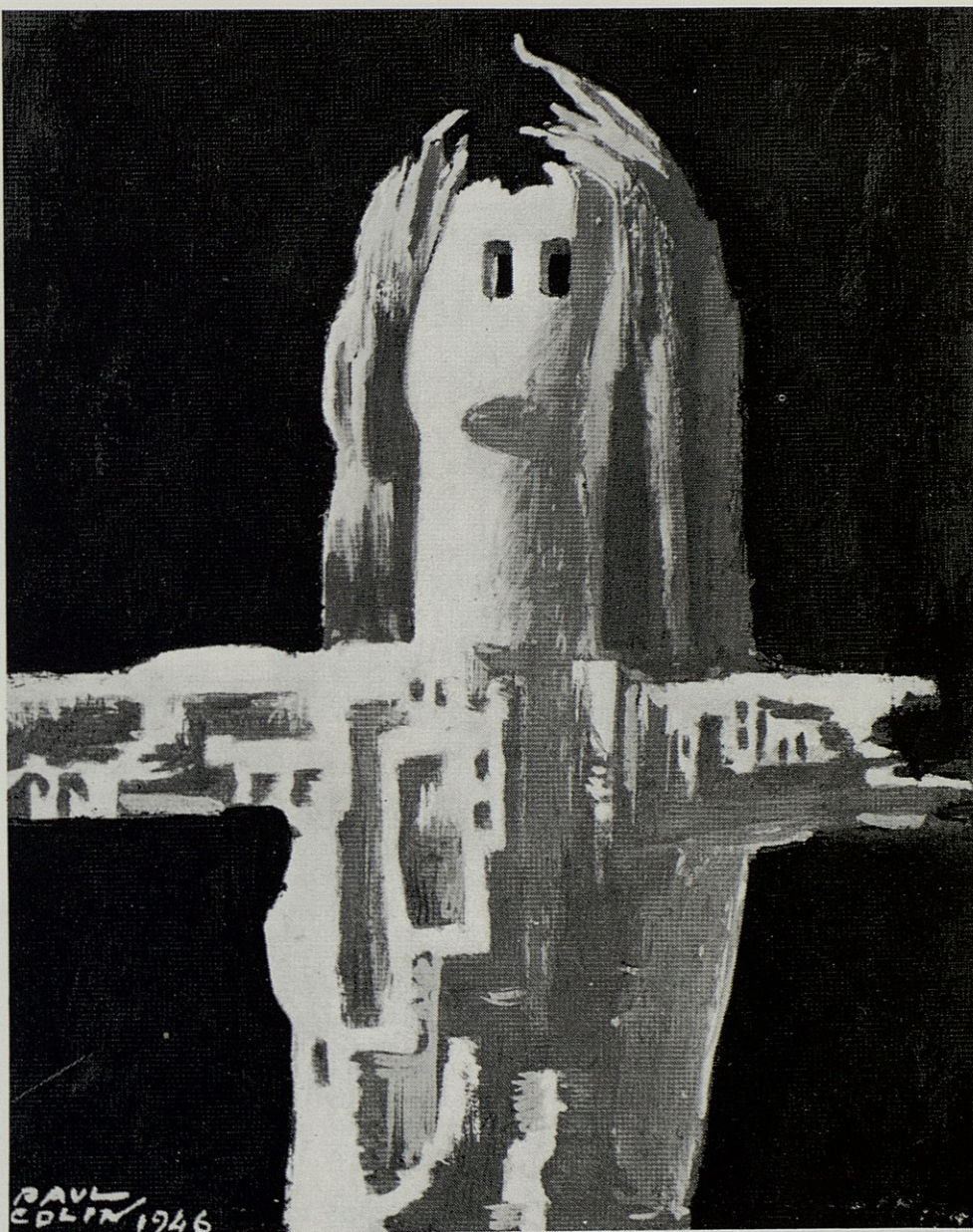
Défense d'afficher.

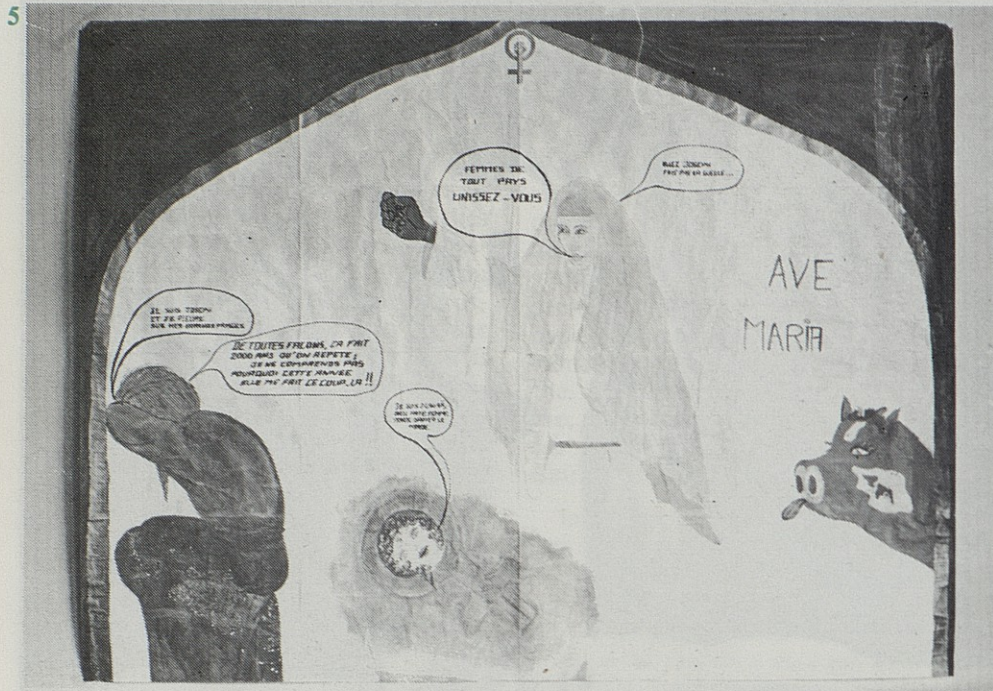
L'affichage sauvage se développe, la censure fait son entrée : la première moitié du 17^e siècle voit les édits royaux préciser que tout affichage de slogans devra être soumis à autorisation du roi. Cette censure n'est pas respectée : à mesure que s'affaiblit le pouvoir royal et religieux, les affiches prolifèrent, et sous Louis XVI, les murs de Paris et de certaines villes de province se couvrent d'affiches. Celles du roi, tirées sur presse à bras, sont à dominante typographique, avec un texte en deux colonnes, un pilier central fleurdelysé aux armes du roi. Un « chapo » d'une ligne ou deux donne l'idée essentielle. Ainsi ces minutes d'un Jugement souverain (décembre 1771) rendu par la cour de Reims : une jeune femme, Pierrette, qui faisait la contrebande du sel, est condamnée au bannissement de sa région pour cinq ans, à mille livres d'amende envers le roi, et à une flétrissure au fer rouge fleurdelysé sur l'épaule droite. On s'assemble aux carrefours pour lire ou faire lire ces journaux muraux, on regarde les petites affiches commerciales où artisans et boutiquiers font leur publicité. Déjà, l'affiche est liée à la loi, à la violence et à l'argent.

C'est pendant la Révolution de 1789 que l'affiche passe des mains du pouvoir à celles de tous : soudain c'est l'apparition d'une multitude d'affiches politiques, profession de foi émanant des clubs ou groupements politiques, Girondins et Jacobins, affiches réalisées par les militants de base. Ces derniers n'ont pas accès aux imprimeries, et leurs outils sont rudimentaires : plumes d'oie, bouchon noirci, pour les ouvriers des manufactures qui décrivent leurs conditions de travail, se plaignent de leur salaire dérisoire. Presque toutes ces affiches ont disparu : par nature, elles ignoraient le dépôt légal.

Du texte à l'image.

Les affiches de Napoléon, qui annoncent ses campagnes ou... son anniversaire, sont encore à dominante typographique. Mais après l'invention en Bavière de la lithographie, l'affiche illustrée prend son essor. Dès 1828, les illustrateurs du moment (Nadar, Grévin, Vernet, Daumier, Pilotel), ceux qui travaillaient pour les





journaux, les pamphlets ou les frontispices de livres, donnent à l'affiche des « croquis » pris sur le vif. Ces affichettes disparaissent vite des vitrines de librairie et vont orner les salons des collectionneurs. Mais ces affiches « artistiques » ne sont, en fait, que des illustrations agrandies.

Débuts du 19^e siècle : l'on est dans une société où les mots comptent, où les politiques n'ont pas encore compris les pouvoirs de l'image. Les mots, ce sont bientôt ceux de la Commune : barricades, liberté. Ils ne sont pas usés. Les affiches, sur fond blanc, jaune ou rouge, utilisent le caractère gras, le point d'exclamation ; pour appeler à la grève menuisiers et lainiers, annoncer fêtes et congrès de travailleurs, exiger « du pain et justice pour les travailleurs », se battre pendant les législatives de 1880 : leur nombre croît régulièrement, elles atteignent à ce moment 5 millions. Pendant l'affaire Dreyfus, c'est une flambée : plus de 50 affiches différentes, dont quelques-unes illustrées : celle de Willette, antijuive, porte dans sa partie droite les « archétypes » français. Une autre montre un vampire-curé dont la robe s'amenuise comme une étoile filante. Quant aux affiches d'opposition, elles nous sont parvenues grâce aux bons soins des policiers, qui adressaient régulièrement à leurs préfets un exemplaire de toutes les affiches placardées dans leur secteur. En fin de siècle, les affiches remportent quelques victoires : interdiction du travail de nuit, fournitures scolaires gratuites pour la toute nouvelle école laïque. On voit les « mineurs de Paris », ceux qui creusent les galeries du métro, défiler, 3 000 hommes enroulés dans leurs affi-

ches qui proclament : « nous ne voulons faire que huit heures dans nos souterrains »... Pendant ce temps, sur les grands boulevards, les premiers hommes-sandwichs promènent les affiches commerciales : ce sont les débuts des graphistes professionnels, avec la société industrielle, l'affiche commerciale prend son essor. C'est vrai, il est plus facile de figurer une cigarette qu'un coup d'Etat... Et fleurissent les affiches pour le cinématographe Lumière, le Bon Marché, les Folies-Bergère. Le siècle s'éteint dans les vrombissements des automobiles Richard-Brazier.

Les temps modernes.

Chéret a rapporté de ses voyages à Londres un procédé économique de lithographie en couleur. Les artistes mettent de côté leurs préjugés, et bientôt c'est la folie : les collectionneurs se lèvent au petit matin pour aller décoller les affiches sur les murs, ils mettent dans leur salon Mucha, Manet, Toulouse-Lautrec, Bonnard, Denis, Walloton... Ne se trompent-ils pas ? Il semble qu'occupés des artistes, ils n'aient pas vu les vrais débuts de l'affiche : Steinlein, et surtout, Capiello, le premier à abandonner l'affiche de spectacle pour l'affiche utilitaire : Chocolat Kraus et Bouillon Kub, couleurs violentes, trait simplifié, l'affiche moderne est née. Pendant ce temps, en U.R.S.S., ce n'est pas un hasard si Maïakovski et Rodtchenko réalisent les fenêtres Rosta, affiches-télégrammes en trois couleurs, si Tatlin rejette la peinture de chevalet, si Lissitzky, avec sa fameuse affiche « Baissez les blancs avec le coin rouge » exprime

une idée avec des moyens abstraits et déclare « les mots imprimés sont vus et non lus »... Pas un hasard si le Bauhaus utilise les ressources toutes neuves de la photographie et les apports du constructivisme. Plus de centre, plus de frontières, Londres, Berlin et Moscou se couvrent d'affiches. Et c'est la guerre : tous les grands graphistes français, qu'ils soient dans un camp ou dans l'autre, se battent avec les armes de l'affiche : Sem, Constant Duval, Willette, Ancy, Abel Fèvre. Une nouvelle génération naît avec les années vingt, dont le chef de file est Cassandre. Il définit l'art de la communication : « L'affichiste n'émet pas de message, il le transmet, on ne lui demande pas son avis, on lui demande seulement d'établir une communication claire, nette, précise. » *L'étoile du Nord*, *Dubo-Dubon-Dubonnet* de Cassandre, *Mazda* de Colin, *Monsavon* de Carlu, les affiches de Loupot, ce sont plus que des marques : des emblèmes d'une société bon enfant, des réclames, pas encore des « publicités ».



Devant l'image, les mots auraient-ils perdu la partie ? La génération de l'après-guerre (Jacno, André François, Savignac, Nathan-Garamond, Excoffon) réintroduit pourtant dans l'affiche l'humour et le mot d'esprit. Mais malgré ces franc-tireurs, la publicité évolue dans un sens qui n'est pas bénéfique pour l'affiche. Celle-ci ne peut plus cristalliser la totalité d'un message : elle n'est plus qu'un des éléments d'une campagne, avec l'annonce de presse, le cinéma, la télévision, la radio, les relations publiques... Son impact s'affaiblit. C'est l'étranger qui prend la re-

lève, avec l'école polonaise de l'affiche 8 qu'influencent à ses débuts Cassandre et les avant-gardes artistiques ; entre-deux guerres, la Suisse exécute des affiches strictes, dans l'esprit du Bauhaus, et les années soixante voient une explosion de l'affiche japonaise avec deux grands créateurs : Fukuda et Tadanori Yokoo.

La parole aux mots.

Mai 68 voit un renouvellement inattendu. L'affiche échappe aux spécialistes : les projets sont faits et réalisés en commun, des équipes se relaient pour exécuter des pochoirs, des sérigraphies et des lithos, d'autres, pour les coller jour et nuit. L'affiche prend le relais de la presse (« toute la presse est toxique. Lisez les tracts, les affiches, le journal mural ») et reprend la tradition des fenêtres Rosta des années vingt : aplats, cernes, trait simplifié, couleurs blanche, rouge et noire, imbrication du texte pamphlet et de l'image. Les mots sont en liberté. Les métallos de l'usine Berliet, intervertissant les lettres



du nom de leur patron, obtiennent : liberté, et font de l'entrée de l'usine la plus efficace des affiches...

Depuis, la rue est retombée dans la grisaille des après-printemps. Quelques affiches marginales continuent la tradition de mai, quelques commandes (celle du parti socialiste, d'Amnesty International) tentent un renouvellement de l'affiche, cette affiche que le graphiste polonais Mlodzeniec décrivait ainsi : « Affiche. Petite fille de Rembrandt. Cousine de Toulouse-Lautrec. Papillon tambourinant. Petite

fleur sur la pelisse des maisons. Jonas coloré dans le ventre de la ville. Adjoint du général la vie... Ambassadeur des Beaux-Arts... Clown devant le cirque... Business-business... »

Carole Naggar

5. Crèche de femmes.
Noël 1976.
L'enfant :
"Je m'appelle Jesusa, Dieu faite femme venue sauver le monde".
La Vierge : "Femmes de tous pays, unissez-vous" et
"Allez, fais pas la gueule, Joseph".
Joseph : "De toutes façons, ça fait 2000 ans qu'on répète : Je ne comprends pas pourquoi cette année elle me fait ce coup-là !"

6. Affiche de publicité réalisée par Mařakovski et Rodtchenko pour les tétines de Resinotruster, 1923.

7. Steinlein, "Lait pur", 1898.

8. Affiche de Tanadari Yokoo.

Compilation Alain Gesgon.

1. Biture démocratique, C.N.T., début 1978.
2. Paul Colin, "Varsovie accuse", 1946.
3. Grève des postiers, novembre 1974.
4. Libertaires de Grenoble, mars 1978.

la recherche musicale à grenoble

Recherche à Grenoble : on pense tout de suite nucléaire, électricité... Mais la musique ? que peut-on bien chercher en musique ? Une petite équipe se préoccupe depuis quelque temps du rôle de l'ordinateur dans le son de demain. Où en est-elle ?...

Associer « Recherche » et « Musique » tend à diminuer, dans les termes, la fonction de la musique en lui retirant ce qui relève, dès son origine, d'une attitude de recherche. C'est qu'en fait, ce qui procède de la recherche dans le domaine traditionnel de la musique ne suffit plus à recouvrir la diversité des démarches qui s'y rattachent actuellement et qui, sans tendre toujours vers la création, affectent cependant ses fondements. La relation entre la musique et la technique a toujours, en fait, été très étroite : jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les musiciens en étaient parfaitement conscients. L'idée d'une musique « naturelle » procédant d'une « harmonie éternelle des sphères » – selon la formule d'Hoffman – et dont le musicien est l'intermédiaire privilégié vient, avec Rousseau, accompagnée de critères moraux relatifs au travail et au génie du compositeur qui saura nous la révéler. La révolution technique nous tire avec fracas de cet assoupissement éthéré et pose à nouveau le problème dans toute son acuité : « Apporte-t-elle de nouveaux moyens de « faire de la musique » comme auparavant, ou bien nous mène-t-elle à la découverte de nouvelles musiques que nous ne savons pas encore faire, et encore moins entendre ? » (1)

Acoustique, électronique, informatique : autant de disciplines qui viennent se confronter au domaine de la musique et qui justifient le terme de « Recherche Musicale » où une coordination tente de découvrir « comment les moyens se subordonnent aux fins ». La révolution technique se poursuit avec une rapidité que l'on ne pouvait sans doute pas évaluer aux débuts de la musique concrète (dans les années 50). L'électronique et l'informatique poursuivent leur développement totalitaire. De fait, parler de recherche musicale aujourd'hui suppose que l'on associe intimement deux modes d'investigation. En amont des outils, du côté de leur conception, de l'analyse des fonctions qui en feront des instruments. En aval, du côté de leur utilisation à des fins pédagogiques et créatives.

La naissance d'un groupe de recherche aujourd'hui ne peut échapper à cette conjoncture et à ses multiples déterminations. La création à Grenoble d'un tel groupe devait inévitablement être conditionnée par le contexte très actuel de l'informati-

que. L'A.C.R.O.E. (Association pour la Création et la Recherche sur les Outils d'Expression) est née en 1977 à la suite d'un travail préparatoire de plusieurs années. Son développement a été possible grâce à une demande conjointe de la ville de Grenoble et du ministère de la Culture. Ces instances subventionnent respectivement, depuis 1976, les activités de l'A.C.R.O.E. se rapportant à une animation en musique électro-acoustique et à une recherche technique fondamentale. Les fondements de la démarche de recherche renvoient à un niveau d'analyse relativement élémentaire du processus de création. Nous en dirons quelques mots ici, pour exposer ensuite quelques-unes des perspectives d'application envisagées d'ores et déjà dans le contexte de manifestations tel que les stages et ateliers organisés par l'A.C.R.O.E.

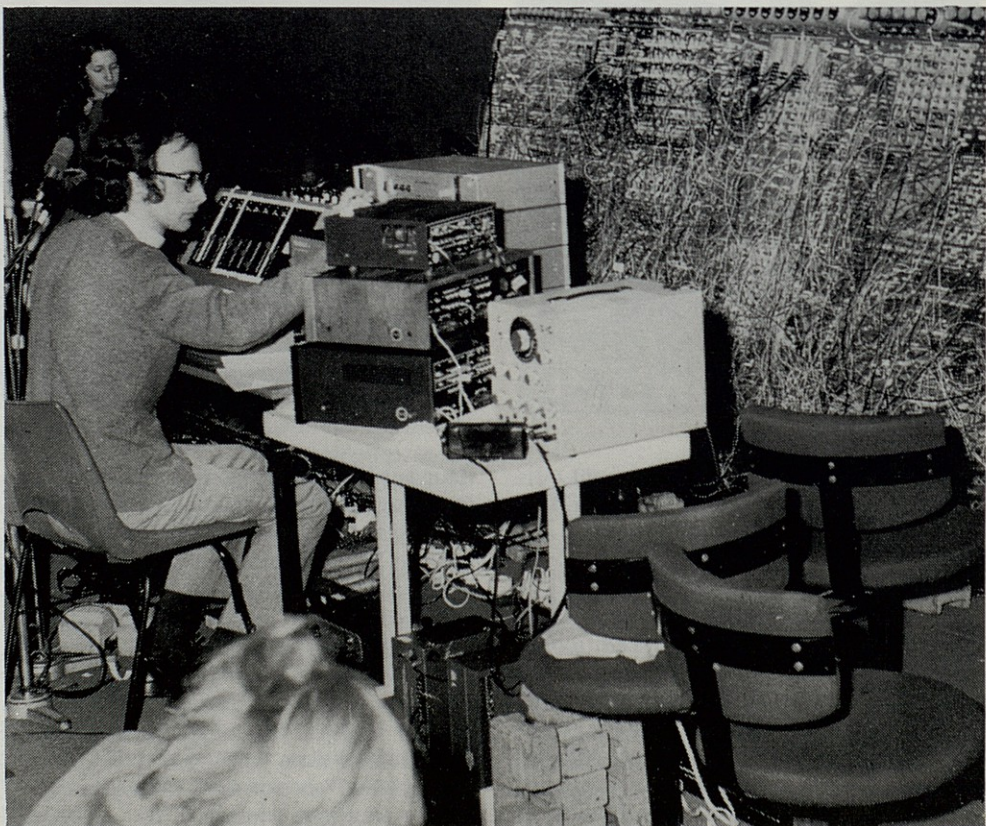
Le geste instrumental

Avant même de projeter la définition de langages nouveaux à partir des nouveaux « possibles sonores », l'A.C.R.O.E. s'est intéressée, en particulier, au premier aspect considéré comme déterminant du rapport instrumental. Notre recherche, sur le plan technique, est donc actuellement centrée sur l'étude et la réalisation de ce que nous avons appelé un « coupleur gestuel », c'est-à-dire un organe périphérique particulier de l'ordinateur, dont le rôle est de permettre, dans un pre-

mier temps, une investigation systématique dans « l'espace gestuel instrumental ». En plus clair, cela signifie que le geste instrumental est étudié pour lui-même dans un premier temps, afin de tenter d'en extraire un mode d'analyse des caractères prégnants, signifiants, ceux qui se retrouvent inévitablement à la base des instruments traditionnels.

Par la suite, de la même façon qu'avec l'ordinateur on peut simuler un son instrumental connu pour découvrir d'autres sons « inouïs », on pourra adopter le propos de simuler par programmation, à l'aide d'un seul et même dispositif (le coupleur gestuel) le comportement mécanique (si déterminant pour l'instrumentiste) d'une touche de piano, d'un archet frottant une corde, d'une mailloche percutant une membrane, etc. L'intérêt n'étant pas de « singer » les instruments existants ; c'est tellement plus facile en effet de les prendre eux-mêmes, tels quels !... mais, d'une part, de montrer qu'il existe un langage du geste instrumental, d'autre part de formaliser ce langage pour aller plus loin dans sa mise en œuvre, sa transmission, lui découvrir des fonctions nouvelles inexploitées jusque-là.

Dans un deuxième temps, il apparaît important d'accorder un certain intérêt aux phénomènes autres que le geste et le sonore qui participent à l'expérience sensorielle liée à la musique. En effet, on ne



(1) P. Schaeffer, *La musique concrète*. Collection « Que sais-je ? »

peut négliger le rôle du visuel, tant au niveau du rapport direct à l'instrument qu'à celui des liens établis dans la pratique traditionnelle, de longue date, entre le sonore et la représentation graphique. Cette dernière, en effet, a été, jusqu'au disque et à la bande magnétique, le seul moyen de mémorisation objective du message musical, de l'œuvre. Au travers des techniques contemporaines, le rapport du son et de l'image est transformé. C'est ainsi au niveau élémentaire qu'il faut reconsidérer le problème. Loin d'être simple et immédiat, c'est une direction de recherche qu'il amène à définir.

La pédagogie et la recherche musicale

L'aspect technologique de la recherche ne saurait avoir de sens ni d'intérêt sans les perspectives concrètes d'une application pratique. Mieux, il doit s'instaurer un rapport dialectique étroit entre l'aménagement des instruments et leur utilisation. Si la recherche technique promet des moyens riches et nouveaux, l'expérience créative est une nourriture essentielle à la recherche technique.

Les moyens techniques qui définissent actuellement la base des studios électro-acoustiques « classiques » ont déjà fait leurs preuves au travers d'une production d'œuvres abondante. La sensibilisation, cependant, d'un public large à cette production reste encore problématique.

Ce n'est pas la valeur intrinsèque des œuvres ou du travail des compositeurs qui est en cause mais tout simplement le manque, au niveau du public, des références élémentaires qui fournissent la « clef des codes » et qui ne s'acquièrent que dans une approche expérimentale minimale. Les processus générateurs de sons dans le cas des musiques électro-acoustiques, ne sont pas immédiats et il manque un maillon important à la chaîne qui permet à la perception de s'y retrouver : celui d'une connaissance minimale du « faire ». La musique des instruments traditionnels jouit d'un acquis implicite au niveau de la compréhension des phénomènes physiques en jeu : sans être instrumentiste, tout individu a l'expérience d'une multitude de phénomènes simples comme la percussion d'un corps résonnant, l'excitation d'une corde vibrante...

Ces éléments d'une expérience banale sont déjà des clefs pour comprendre ce qui est donné à entendre à partir d'instruments mécaniques. L'équivalent n'existe pas dans le cas des processus électro-acoustiques.

C'est donc par une pédagogie appropriée qu'il faut d'abord passer. La consti-

tution d'une cellule élémentaire de studio électro-acoustique (analogique) permet, au sein de l'A.C.R.O.E. de s'inscrire dans une telle perspective.

Les bases d'une méthode pédagogique appropriée à ce nouveau contexte « instrumental » ont déjà été élaborées et mises en pratique au cours de manifestations telles que stages et ateliers réalisés en 77 et 78 à Grenoble.

Cette méthode s'articule sur plusieurs points clefs. Compte tenu des changements fondamentaux dans les mécanismes, dans les processus de création, d'élaboration, dans le rapport à l'instrument qu'implique l'usage des appareils électro-acoustiques, ce sont les fondements des fonctions clefs qui sont affectés : quel est l'instrument, comment définir le jeu, en quels termes se pose le problème de l'œuvre, de sa mémorisation, de sa diffusion ? L'écriture musicale traditionnelle n'est plus applicable ; comment retrouver et assumer ses fonctions : représentation graphique du message sonore, représentation graphique du jeu qui permet l'exécution... Quel est le rapport, plus généralement, de la perception sonore et de la perception visuelle ?

Toutes ces questions sont posées depuis la musique concrète. Elles se posent sous un jour nouveau en présence de l'ordinateur. Il n'y a pas de réponses stables

et définitives à l'heure actuelle. Par contre, il y a ici un terrain d'expériences important et propice à un questionnement dynamique des plus intéressants dans le cadre d'une pratique pédagogique. La pédagogie à développer ne peut être, dans ce contexte, qu'une pédagogie expérimentale ou, plus précisément, la pédagogie d'une pratique expérimentale. Les deux pôles fondamentaux procèdent alors de deux démarches à mener systématiquement :

- une démarche systématique d'exploration des potentiels instrumentaux, c'est-à-dire, sans a priori, sur la teneur, sur la valeur des objets sonores créés mais avec une concentration particulière sur le processus de leur création ;

- une démarche d'analyse partant au contraire de l'idée musicale pour découvrir les moyens de son objectivation, c'est-à-dire de sa réalisation concrète associée au souci de sa mémorisation et de sa diffusion.

Des stages, des ateliers...

Ce travail se distingue de la pratique de laboratoire par son aspect éminemment collectif et ouvert. Il correspond, dans les activités de l'A.C.R.O.E., à un secteur en développement défini dans un programme d'animation et de pédagogie. Il s'est concrétisé en 77-78 par la tenue de deux sta-

suite page 20 ►



Photo I. Monnier



Photo Jo Génovèse

ges (Pâques 77, juillet 77) puis par la mise en place d'un Atelier de Création sur les Outils d'Expression Musicale (A.C.R.O.E.M.) organisé sous forme de séances hebdomadaires au Conservatoire National de Région, grâce à l'accueil dans ces locaux, nous avons pu définir concrètement un programme d'activités à plus long terme.

Les perspectives pour l'avenir immédiat sont alors les suivantes : organisation annuelle de deux stages A.C.R.O.E., dont l'un sera réservé à une pratique exclusivement sonore, l'autre ayant pour but de ménager une ouverture sur les relations entre le sonore et les techniques de la représentation visuelle.

Poursuite des ateliers (C.R.O.E.M.). A partir du chemin parcouru au cours de cette première année, il est possible d'envisager l'accueil de stagiaires pour une initiation, suivie d'un travail plus approfondi autour de l'équipement constitué. Il faut noter ici que, compte tenu des moyens dont nous avons pu disposer, nous nous sommes efforcés de définir un équipement pratique et très abordable. Il mériterait bien entendu d'être plus étendu et plus complet, mais il constitue d'ores et déjà une base cohérente sous la forme d'une cellule de studio analogique : magnétophones, microphones, console de mixage, filtres synthétiseur, etc. auxquels se joindront bientôt des dispositifs digitaux : mini-ordinateur, système de synthèse digitale, organe de « dialogue gestuel », etc.

Notons enfin que le développement de cette recherche est largement tributaire de l'aménagement de locaux susceptibles d'abriter en permanence le travail des ateliers et des groupes.

Annie Luciani
Claude Cadoz

Un atelier de création et de recherche en musique électro-acoustique.

A Grenoble, de janvier à juin 1979, se tiendra un atelier de création et de recherche en musique électro-acoustique.

Organisé par l'A.C.R.O.E. (Association pour la Création et la Recherche sur les Outils d'Expression) cet atelier regroupera une dizaine de stagiaires de formations diverses (musicales ou scientifiques) pour une approche pédagogique et expérimentale des techniques de création musicale contemporaines : électro-acoustique, synthèse analogique, informatique.

Pour tout renseignement concernant les conditions de participation à cet atelier, s'adresser à : Claude Cadoz, A.C.R.O.E. - E.N.S.E.R.G. - 23, avenue des Martyrs, 38031 Grenoble Cedex - Tél. (76) 87.69.76 (pendant les heures de bureau).

Recherche technologique

Les appareils utilisés en musique électro-acoustique ou informatique ont en commun un même principe, celui de la transposition de l'espace des ondes sonores en un espace d'ondes électriques. Le second, image du premier, se prête alors à une maîtrise plus directe, plus fine que dans le cas de l'action directe sur le phénomène acoustique. Cependant, les phénomènes électriques ne s'adressent pas, en tant que tels, à nos sens. Il faut leur associer deux dispositifs symétriques : le microphone pour le passage de l'espace acoustique à l'espace électrique ; le haut-parleur pour le passage inverse. Entre les deux, toute l'intention passe par une action sur des dispositifs définis par des fonctions électroniques. Il faut alors se rappeler que la genèse des dispositifs électroniques est liée, à l'origine, à de tout autres objectifs que la musique : transmission hertzienne, mesures physiques, etc. De ce fait, les appareils électro-acoustiques ne sont pas d'emblée des instruments de musique. Dans le contexte, deux attitudes peuvent être adoptées :

- aménager l'appareil pour qu'il devienne instrument.
- aménager la pratique pour que ce que produit l'appareil puisse devenir langage.

Dans le cadre de la première attitude, la musique concrète a déjà parcouru un certain chemin. La synthèse digitale de même, en apportant la preuve que tout son, « naturel » ou non, peut être recréé par un ordinateur.

Cependant, la fonction de l'instrument ne peut pas être résumée à la seule production sonore. Le rapport instrumental est préalable et déterminant. En effet, le plus important n'est pas de savoir que l'on peut faire « tous les sons », mais de savoir comment et par quelle action on peut les solliciter et les modeler. Le geste instrumental est en fait préalable à la musique. Les premières démarches utilisant l'ordinateur ont sérieusement évacué cette dimension du problème, ce qui laisse parfois l'utilisateur et le public en désarroi et dans un certain sentiment de froideur et d'impuissance « face à la machine ». L'obstacle est de deux ordres : le temps de calcul qui diffère l'instant d'écoute de l'instant d'action. La trop grande généralité des organes de manipulation : claviers des télétypes, curseurs et interrupteurs. C'est sur ces deux points que l'étude du rapport instrumental a le plus de chemin à parcourir ; elle s'appuie sur la mise au point de dispositifs spéciaux associés à l'ordinateur et capables d'offrir une prise sur le comportement gestuel.

